

I ' M D E R A N G E D



de **Mina Kavani**

REVUE DE PRESSE

Le Monde

www.lemonde.fr

●●●● CHIFFRE D'ŒUVRE ●●●● À NE PAS MANQUER ●●●● À LIRE ●●●● À SAVOIR ●●●● À VOIR ●●●● À ÉCOUTER ●●●● À LIRE ●●●● À VOIR ●●●● À ÉCOUTER

CULTURE | 27

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté »

Pour avoir joué cheveux et corps dénudés, l'Iranienne Mina Kavanî, à l'affiche d'« Aucun ours », vit en exil

RENCONTRE

Enfin, notre vie est petite, mais nos rêves sont immenses. Mina Kavanî est née en Iran, mais elle vit en France, à Paris. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage.

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté », dit Mina Kavanî. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage.

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté », dit Mina Kavanî. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage.



Mina Kavanî, à l'affiche d'« Aucun ours ».

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté », dit Mina Kavanî. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage.

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté », dit Mina Kavanî. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage.

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté », dit Mina Kavanî. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage.

« La dictature peut nourrir l'imagination, mais comment fait un acteur lorsqu'il est censuré dans son corps ? »

Mina Kavanî

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté », dit Mina Kavanî. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage.

Le bouleversant pied de nez de Jafar Panahi aux autorités iraniennes

Réalisé lors de la liberté conditionnelle du cinéaste, le film évoque la condition des artistes persécutés, tiraillés entre partir et rester

AUCUN OURS

La dernière long-métrage de Jafar Panahi, « Aucun ours », est un film qui est un hommage à la liberté. Il est un hommage à la liberté. Il est un hommage à la liberté. Il est un hommage à la liberté. Il est un hommage à la liberté. Il est un hommage à la liberté.

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté », dit Mina Kavanî. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage.

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté », dit Mina Kavanî. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage. Elle a joué dans de nombreux films, dont « Aucun ours », qui est son premier long-métrage.

CULTURE/

Dans «I'm Deranged», monologue qu'elle a tout à la fois écrit, mis en scène et interprété, l'actrice iranienne installée en France évoque son enfance à Téhéran et son parcours d'exil. Une performance aux allures d'incantation.

Elle dit qu'elle n'a jamais voulu être actrice par désir de notoriété, mais par soif des textes et amour du cinéma. Yeux d'un bleu limpide qu'il est impossible de ne pas remarquer, longs et fins cheveux noirs, Mina Kavani est à son point de bascule. Nul doute que le nom de l'actrice iranienne, en France depuis douze ans et interdite de retour dans son pays depuis 2013, va résonner de plus en plus fort et loir. On l'a vue l'an dernier dans *Aucun d'air*, le dernier film de Jafar Panahi. On la verra demain dans *Reading Lolita in Tehran* du cinéaste iranien Eran Riklis, avec Golshifteh Farahani et Zar Amir Ebrahimi - toutes deux également bannies d'Iran et qu'elle connaît de loin en loin à Téhéran. Il y a si longtemps. Et elle s'appare à tourner en Turquie, dans un film au budget minuscule, qui la séduit. Mais ces jours-ci, c'est dans un mouchoir de poche que l'intimité de Mina Kavani emporte le public. Dans *I'm Deranged*, l'actrice adresse un monologue proche de l'incantation sur son enfance à Téhéran et son parcours d'exil.

Vapeurs d'opium

Peur de sombrer dans une teigne ample, la jeune femme exprime avec simplicité son sentiment de n'être jamais à sa place, de rêver une culture française à Téhéran, mélange lorsqu'elle étudie au Conservatoire d'art dramatique à Paris. Premières années glacées et sombres, si ce n'était la rencontre avec Jean-Étienne Barbin, qui y enveloppe et qui la «transforme». Sûrement, il y a l'étrangement sans fin d'être désignée comme l'«étrangère» dans un pays dont elle choisit la culture, qu'elle connaît mieux que ses camarades. Au café, Mina Kavani laisse s'embruier ses yeux. «Sur scène, j'étais tout sentimentale. La fille, je ne l'ai plus jamais faite à Paris. C'est à Téhéran, jusqu'à 18 ans, que j'ai vécu ma jeunesse.» Sur un plateau vide, Mina Kavani rend perceptible une enfance en partie magique et en tout cas scindée, dans une grande maison où vivaient encore au-



Mina Kavani, à Paris, en novembre 2022. PHOTO LAURA STEVENS / MOCO

Mina Kavani, l'être persane

jourd'hui ses parents. Dès le soleil posé, elle se débarrassait de son foulard et de l'uniforme de la République islamique pour entrer dans un autre monde, où retentissaient les Pink Floyd et Bob Dylan, où se pressaient des artistes underground, et où la vie était régie par des principes immenses à ceux qui régressaient l'extérieur. La jeune fille lit, voit des films, tous interdits, s'immerge d'artistes célèbres comme

Schygulla, Gena Rowlands, Bulle Ogier dans *la Salamandre*, revêt inlassablement Isabelle Adjani dans *Cosette Chavell*, et sait très bien qu'elle n'a aucune chance d'épouser ces destins de revête si elle reste en Iran. «Au théâtre, c'est un peu plus simple. On doit porter le foulard, mais on peut jouer des rôles folles et échapper. Et surtout, il y a Shakespeare, Tchékhov, les grands textes du répertoire.»

Dans cette maison magique, un étage l'est encore plus, habitée par son oncle, Ali Ruffi, ancien directeur du Théâtre de la ville de Téhéran sous le chah, acteur chez Vanda dans *Une chambre, finit pas*, et dont la bibliothèque pleine de revues théâtrales en français lui paraît sans fin. C'est cet oncle maternel qui lui lance les noms de Chéreau ou Duras. Une culture infuse, éloignée de plusieurs

décennies de l'année de sa naissance, mais qu'elle éprouve comme contemporaine. Les photos de sa mère en minijupe la choquent presque. S'agit-il du passé ou du futur? La maison est une machine à remonter le temps et à vaincre les frontières. De ses murs eschinent des vapeurs d'opium - qu'elle n'a jamais fumé. L'actrice sourit : «C'était doux, je l'associe à la lecture.»

Couleurs éteintes

Peut-être parce qu'elle a déjà vécu à Paris entre ses 2 ans et 5 ans avec sa mère, sa sœur aînée, son frère jumeau et son oncle, Mina Kavani n'a aucune difficulté à apprendre le français. En revanche, il lui faut une rencontre fondatrice pour que son monologue prenne corps. «Je suis une enfant de Kristian Lapsi, affirme-t-elle. C'est lors d'un stage qu'il m'a proposé à Toulouse que les mots sont sortis comme dans une transe, selon sa méthode qui consiste à faire sortir le fluide soi-même. Il lui a joint de poursuivre l'écriture. Robert Gobe, à Acron, lui offre la possibilité matérielle de le faire grâce à une résidence à Montevideo - aventure marseillaise aujourd'hui malheureusement terminée. Puis le spectacle, coproduit par le Manège Marseillais, est allé en effet d'Acron sous la bannière du Pavillon du futur lors du Théâtre de la manufacture de Nancy.

Mina Kavani ne retournera plus dans son pays natal, du moins sous le régime actuel. Les mollahs qui découvrent avant sa sœur *Raf Razi*, de Sepideh Farsi, qualifient l'actrice de «première actrice pornographique iranienne». En toute connaissance de cause, elle a accepté de tourner des scènes dénuées. Lorsqu'elle revient à Téhéran dans sa maison de famille, c'est avec une caméra. Elle filme tout ce qu'elle peut, les objets, les rues, la maison, «pour ce que je ne reverrai jamais». Et cache à ses parents que c'est sa dernière venue.

Elle les revêt cependant, en rêve. Ils discutent. Les couleurs se sont éteintes. Comment ne pas craindre qu'ils disparaissent sans qu'il soit possible de retourner en Iran les honorer? Sur le plateau, elle fait en sorte de ne pas laisser l'actualité l'envahir. Récemment, elle n'y est pas parvenue. Elle venait d'apprendre dans le métro que «le chah, le merveilleux Darvish Mehdizadeh et son épouse venaient d'être poignardés à mort dans leur maison.

ANNEDIATKINE

I'M DERANGED de et avec MINA KAVANI au Théâtre de l'Athénée Louis Jouvet jusqu'au 22 octobre.

Théâtre

« I'M DERANGED » DE MINA KAVANI : UN DÉRACINEMENT ENTRE L'IRAN ET LA FRANCE

Peut-on jamais se sentir chez soi quand on a appris toute sa vie à fuir son pays ? Dans « I'm deranged », Mina Kavani prend la question à bras-le-corps au cours d'un seul en scène éclairé par sa qualité d'interprétation.

CULTURE ET SAVOIR

 4min

Mise à jour le 22.10.23 à 19:25

[Samuel Gleyze-Esteban](#)

Avec « I'm deranged », l'actrice Mina Kavani questionne son identité.
© ANDREAS SOLARO / AFP

Lorsqu'elle arrive en France pour intégrer le Conservatoire, **Mina Kavani** doit revoir ses attentes, elle qui croyait tomber dans une ambiance à la *Fame*. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que cette désillusion ne fait qu'annoncer une grande série d'autres effets de décalage qui finiront par s'élever au rang de condition d'être. C'est ce que raconte « I'm deranged ». La première écriture et mise en scène de cette actrice de théâtre et de cinéma autant un récit autobiographique que le monologue intérieur d'une subjectivité intranquille.

Mina naît en Iran, et grandit sous la chape de plomb du régime islamique. Élevée par des parents aux idées libérales, elle évolue dans un milieu d'artistes. Les fêtes sont joyeuses, les maisons, à volets clos, deviennent un « *Brooklyn underground* », mais on danse avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête.

Tous rêvent d'occident, que ce soit pour jouer de la musique, pour peindre ou pour fouler les planches. Mais pour Mina, comme pour les autres, l'arrivée dans le pays libre s'accompagne d'un déchirement. Après une jeunesse passée à fantasmer l'image d'Épinal de la France des artistes, voilà que tout la renvoie à l'Iran, et en premier lieu l'assignation permanente à son pays d'origine dont elle fait l'objet ici.

Un lien passionné et déchiré à l'Iran

Si elle commence la pièce dans l'obscurité et évolue, une heure durant, toujours à moitié dans l'ombre, c'est peut-être parce que Mina Kavani navigue des zones troubles, de celles où rien n'est tranché, où rien n'est clair. En Iran, elle n'était pas libre, mais dans l'exercice d'une volonté illicite, subversive, elle existait. En France, l'accomplissement des rêves d'actrice ouvre sur davantage de vide que de satisfaction.

Et au gré de l'accomplissement du parcours tout tracé de la jeune Iranienne fuyant l'intégrisme, d'autres questions, vertigineuses, se font jour : et si l'exhortation des parents à rejoindre l'occident relevait d'un empoisonnement de l'esprit ? Et si ce discours avait planté, dès l'enfance, la graine d'une inadéquation ontologique, rendant illisible, la logique interne de l'« *élégante dictature* » que serait l'Iran ?

Alors, la comédienne, belle, intense mais subtile, se perd dans les parois en miroir de la scénographe Clémence Kazémi qui l'enserrent ou lui renvoient une image rougie d'elle-même. Il semble presque que dans cette démonstration, la mise en scène épouse le cadre étroit d'une vie contrainte, interdite : dans sa rigueur sombre apparaît une forme contrariée, que l'on voudrait parfois plus libre, moins millimétrée, mais qui se fait aussi l'expression de l'ascèse spirituelle qui accompagne l'errance.

Néanmoins, ce qui circule dans ce cadrage et malgré lui, c'est la parole. Une parole déliée, rythmée, qui déplace un peu la formulation habituelle du problème de l'aliénation pour un individu déraciné : le rapport au pays d'accueil, la France, prend dans ce monologue moins de place que le lien passionné et déchiré à l'Iran. Et le spectateur, plutôt que de se repaître des souffrances d'une femme persécutée là-bas et perdue ici, comprend soudain tout de ces tourments rendus limpides.

I'm deranged, de Mina Kavani, du 12 au 22 octobre 2023, à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet 2-4 square de l'Opéra Louis-Jouvet, 75009 Paris

THÉÂTRE - CRITIQUE

Retour sur le Festival Wet° 2024 : le Théâtre Olympia de Tours en ébullition



THÉÂTRE OLYMPIA DE TOURS /
FESTIVAL WET°

Publié le 26 mars 2024 - N° 319

(...)

Huit pièces pour une diversité de formats et de choix artistiques

Durant ces trois jours, il était notamment l'occasion de se saisir de l'éloquent *I'm Deranged*, seul en scène de Mina Kavani, exilée iranienne en France. L'interprète et metteuse en scène y donne à voir avec puissance la schizophrénie de son existence, entre l'Iran des mollahs renié par une jeunesse qui se cache et un occident imaginé qui ne lui permet rien de plus que les rêves, la privant d'appartenance. Ses mots forts sont sublimés par son interprétation électrique et viscérale.

(...)

Louise Chevallard



A la une, Christophe Culture, Culture

Il faut qu'on vous raconte « I'm deranged » le coup de massue du festival WET* à Tours



Olivier Collet

Publié le : mars 25, 2024

Du 22 au 24 mars, Tours accueillait la 8^e édition du festival WET*, cet événement dédié à la jeune création théâtrale. Parmi les pièces présentées au cours du week-end il y en a une qui nous a complètement retournés : *I'm deranged*, de Mina Kavaní.

On va souvent voir des représentations au Théâtre Olympia, à Tours. Certaines nous marquent plus que d'autres. Et puis il y a celles qu'on ne veut pas oublier, notamment ces prestations dont on aimerait garder éternellement le texte dans notre bibliothèque. *I'm deranged* en fait partie. Pour tout vous dire, avant le WET*8, on ne savait pas trop de quelle manière on allait couvrir l'événement sur 37 degrés. Et puis, à la réflexion, revenir sur ce spectacle est devenu indispensable. Il fallait laisser une trace de ce qu'on avait vu dans la grande salle de la Rue de Lucé.

I'm deranged, donc. Une heure de seule-en-scène pour la comédienne Mina Kavaní. Dans le synopsis on nous apprend qu'elle a quitté l'Iran pour la France parce qu'elle a tourné nue dans un film et que c'est le genre de choses qui vous met en danger dans ce pays qui contrôle abusivement les faits et gestes de sa population, au nom d'une vision excessive de la religion. Mais maintenant qu'elle est en exil, l'actrice a le mal du pays et nous expose ses réflexions en pleine face.

La force de la performance est là, *I'm deranged* n'est pas un témoignage. Ce n'est pas l'histoire d'une femme qui quitte son pays pour une vie meilleure et qui se décrit épanouie, sûre et certaine de son choix. C'est même tout le contraire. Mina Kavani nous renvoie ses doutes, ses faiblesses, ses cas de conscience. Elle narre la douleur de ne parler à sa famille que via l'écran de son téléphone. Sa solitude dans cette nouvelle vie en accord avec ses valeurs, mais que son cœur désapprouve. Surtout, elle interroge notre pitié mal placée, se désolant d'être perpétuellement présentée comme une immigrée, une exilée. Plus vraiment iranienne, mais jamais complètement française.

Dans une mise en scène ostensiblement inconfortable (bruyante, noire et enfumée), Mina Kavani nous capte avec le son de sa voix : elle est en colère, frustrée, vexée. Et on la comprend. Et on s'interroge énormément. Elle fait mouche à de multiples reprises, notamment quand elle explique qu'elle rêve désormais de fuir cette ville de Paris dont elle a pourtant tant rêvé depuis l'Iran. C'est terrible d'assister à son mal-être, de se rendre compte que toute sa vie elle vivra avec des fantômes, des cicatrices.

Mina Kavani doit-elle rester en France et assumer ce statut d'artiste qui a fui la censure au nom de ses valeurs ? Ou doit-elle s'asseoir sur ses principes et retourner auprès de ses proches pour retrouver une certaine paix intérieure, au risque d'être en danger ? Dans la pièce elle nous raconte cette errance, sa famille qui l'engueule pour l'intimer de rester là où elle est, sa résistance face à ses parents. C'est massif. Ça nous broie le cœur. Cela nous renvoie aux débats récents sur les manifestations du peuple iranien après la mort d'une jeune femme arrêtée parce qu'elle portait mal son voile.

A travers ce texte, on comprend mieux pourquoi certaines personnes acceptent ces dérives autoritaires autant que l'on se convainc de la nécessité de lutter encore et encore pour tenter de les éradiquer. Ce témoignage qui sort des tripes est nécessaire à la compréhension du monde et de la psychologie humaine. Le public du WET* l'a bien saisi, gratifiant l'artiste d'applaudissements nourris et d'une ovation debout que l'on ne voit pas si souvent. Nous on était juste sonnés, mis KO par toute la force déployée en seulement une heure.

Mina Kavani rejoue sa vie et conjure l'interdit



Éprise d'une ardente liberté, l'actrice iranienne exilée à Paris, se raconte seule en scène dans le subtil et incandescent *I'm deranged* présenté à l'Athénée.

« *I'm deranged* ce sont mes rêves, mes cauchemars, mes désirs et mes passions achevées et inachevées : c'est mon exil » écrit Mina Kavani dans sa note d'intention. Dans une extrême simplicité formelle, dans l'exiguïté d'un minuscule plateau plongé dans une obscurité ténue, sans autres éléments de décors qu'une chaise et deux grands miroirs dans lesquels sa silhouette sombre se réfléchit, se démultiplie, c'est bien cela, et plus encore, qui prend corps et vie. L'actrice Mina Kavani convoque les mondes entre lesquels elle chemine en corps et en pensées. Celle qui est née et a grandi à Téhéran, sous le régime de la République Islamiste, puis qui a fuit la dictature pour se rendre à Paris, la ville dont elle a toujours rêvé, dit finalement ne plus savoir à qui ni à quoi elle appartient. Toute jeune enfant, elle se voit imposer le port du voile et d'un strict uniforme à l'école, alors qu'en famille, elle profite d'une éducation permissive et émancipatrice gorgée d'art, de conversations, d'ouverture à l'autre et au monde. Dans sa maison où défilaient les artistes et les intellectuels, comme dans un milieu underground dont le mode de vie et de penser est occidentalisé, elle s'épanouit, rencontre des amis, fait la fête, boit et fume, repousse les limites, refuse les interdits. Une forme de « schizophrénie » reconnaît-elle. Le sentiment d'une déchirure est le centre même de son propos poignant.

Le spectacle qu'elle a écrit, met en scène et qu'elle interprète se place exactement à ce point de jonction entre deux territoires, deux univers, il chemine entre les espaces, l'ici et l'ailleurs, entre le réel et le fantasme, entre une réalité insatisfaisante et le moyen de conjurer le sort. Son enjeu : gagner sa liberté, pleinement s'émanciper. Le moyen de le réaliser : devenir comédienne et échapper à la censure. Elle y parvient. Mina Kavani joue au théâtre, dans *Fortereuses* de Gurshad Shaheman, un compatriote, auteur et performeur iranien ; joue au cinéma, face à la caméra du cinéaste iranien Jafar Panahi dont le film *Aucun ours* a reçu le prix spécial du jury à la Mostra de Venise en 2022. Auparavant, la jeune comédienne tourne *Red Rose* de Sepideh Farsi où elle apparaît à l'écran parfois déshabillée. C'est à ce moment précis qu'elle est condamnée à ne plus pouvoir retourner en Iran. À Paris, elle demeure une éternelle étrangère, certes désinhibée mais éperdument seule et envahie de nostalgie.

Soutenu par la composition musicale vaporeuse de Siavash Amini et enveloppé par les belles lumières de Marco Giusti, le récit de Mina Kavani rejoue la vie et conjure l'interdit. C'est en mots et en pensées que la comédienne retourne sur ses pas. Comme dans un rêve, elle retrouve Téhéran, la vie d'avant, ses parents. Elle partage sur scène un monde intérieur particulièrement riche et bouillonnant. Précise, subtile, lumineuse, pleine d'une sensibilité à la fois retenue et si vive et vibrante, elle oscille entre une merveilleuse douceur et une énergie plus combative. Animée par la passion, elle embarque dans un tourbillon d'émotion.

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

I'm deranged

Un monologue écrit, mis en scène et interprété par Mina Kavani

Composition musicale Siavash Amini • Scénographie Clémence Kaptein • Costumes Jean-Luc Marché • Artiste assistant Chris Poytham • Régie générale et chef lumière Laurent Escameux • Collaborateur artistique Makarem Teyssie • Administration-production Christine Guilford

Production déléguée : Théâtre de la Ville

Production : Graines Théâtre

Coproduction : La Ménagerie – Moulins scène nationale / T3-Mantes scène jeune citadins

Adès à la résidence : Jeune Compagnie de la Ville / La Ménagerie – Moulins scène nationale / T3-Mantes

Avec le soutien du Conseil Régional des Pays de la Loire

Durée : 1h

du 13 au 21 octobre 2023

l'Atelier de théâtre

(Salle Christian-Bouret)

Le Club de Mediapart

Participez au débat

BILLET DE BLOG 15 OCTOBRE 2023



jean-pierre thibaudat

D'une Mina Kavani l'autre

Femme et actrice, Mina Kavani, née en Iran et vivant à Paris a écrit « l'm deranged ». Seule en scène, elle raconte sa vie d'avant à Téhéran et d'aujourd'hui en France, le magnifique balancement troublant de l'entre deux d'un être double



© Laura Severi

Mina Kavani est une actrice iranienne formée à l'École d'art dramatique de Téhéran. Depuis l'enfance, elle baigne dans le théâtre. Son oncle Ali Raffi est un metteur en scène renommé et l'a fait débiter à l'âge de seize ans au Théâtre de la ville de Téhéran. On la remarque, on la voit dans plusieurs spectacles et plusieurs films. A 22 ans, elle vient à Paris pour parfaire sa formation. Reçue au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique, elle fut l'élève de ce grand professeur et acteur qu'est Jean-Damien Barbin, entre 2010 et 2012.

Tout semblait aller pour le mieux mais c'est là que son destin se noua malgré elle : parce que dans l'un des films iraniens, elle apparaissait déshabillée, la sanction des mollahs de son pays natal fut brutale : interdiction de revenir en Iran. Née là-bas, elle vit donc ici, en exil. On a pu la voir dans plusieurs spectacles, on l'a vue et on la verra encore dans *Forteresses* (1) le beau spectacle de Gurshad Shaman, elle a également tourné avec le grand cinéaste iranien Jafar Panahi dans *Aucun ours* prix spécial du jury à la Mostra de Venise en 2021.

Ces dernières années, en particulier lors d'une résidence à Montevideo (Marseille), elle travaillait à un spectacle dont elle a choisi d'écrire le titre dans une langue autre (ni le farsi, ni le français) et qui traduit bien son état : *l'm deranged*. Et c'est ce spectacle qui vient d'être créé. « *Je suis un mort qui chemine, enregistré nulle part* » commence-t-elle, elle femme vivante et actrice vibrante dérivant « *entre toutes les langues* ».

Seule sur scène, elle est adossée à un décor miroir (Clémence Kazemi). La musique du compositeur iranien Siavash Amini, filtre ses phrases lesquelles nous arrivent par vagues en français « *ma langue de l'âme* » et loin au fond (comme on parle du fond d'un tableau), l'ombre du farsi « *la langue d'origine* ». Souvent son regard porte loin, vers un opaque ailleurs. « *Je voudrais juste trouver mon chemin* » dit Mina Kavani. Elle est l'éperdue, l'égarée. Elle ne se souvient de rien mais lui revient d'un coup le regard plein de tristesse de son chien lorsqu'à l'aéroport de Téhéran, elle prit l'avion pour un voyage qu'elle n'imaginait pas sans retour mais, cependant, elle en eut l'intuition, là, en regardant son chien.

Alors, faute de pouvoir s'y promener, elle nous raconte Téhéran, sa vie d'avant. Comment à 7 ans, elle ne pouvait pas aller à l'école sans porter le voile, comment on traquait chez les filles toute trace d'occidentalisation, et comment, à la maison, tout cela s'inversait jusqu'à l'excès. « *Une vie schizophrène* ». Puis, dans un beau mouvement de balancier, elle nous raconte sa vie à Paris, sa vie de « *femme aux cheveux libres* » mais tout autant de « *déracinée* ». Et la voilà repartie, une fois encore, à Téhéran dans les fumées de l'opium... Un lancinant balancement. « *Je vivais à Téhéran avec mes rêves, je vis à Paris avec mes souvenirs* ». Elle voulait être « *juste une femme* » et « *cette femme voulait être actrice* ». Elle l'est, pleinement, doublement, merveilleusement.

Dédions cet article à la mémoire du cinéaste iranien Dariush Mehrjui et à son épouse, assassinés à Téhéran, dans la nuit du 14 au 15 octobre.

Théâtre de l'Athénée, salle Christian Bérard, 20h30, jusqu'au 23 octobre ;



I'M DERANGED

Théâtre Athénée Louis Jouvet (Paris) octobre 2022



I'm deranged

Mina Kavani

Adaptation de
12 + 23 novembre 2022

Monologue écrit, mis en scène et interprété par Mina Kavani.

On ne s'étonnera pas qu'une actrice iranienne soit en exil en France, d'autant plus si elle a tourné jadis un film où elle se dénudait. On ne s'étonnera pas non plus, que longtemps éduquée par les mollahs, elle se sente étrangère en cosmopolite francophone tentée aussi par les Etats-Unis.

Dans la pénombre d'une scène où l'on aperçoit fugitivement deux grands miroirs et parfois son reflet sur ces miroirs, elle s'analyse, passe en revue les paradoxes qui la rendent malheureuse. Elle se souvient avec nostalgie de son sort à Téhéran où elle vivait dans sa maison dans un "Brooklyn Secret".

Elle regrette cette manière de résister de l'intérieur, là où elle pouvait rêver de Paris, du monde de la culture comme viatique. Maintenant, elle peut en profiter mais n'en profite pas vraiment car elle se sent étrangère, iranienne de surcroît, iranienne voilée possiblement.

Dans un français parfait qui, d'une certaine manière paraît étrange pour un spectacle qui porte le titre d'une chanson de David Bowie et ne fait que quelques allusions au monde anglo-saxon, elle explique ses contradictions. Elle le fait avec des mots très simples qui reviennent souvent, mais sans chercher à les rendre stylistiquement obsédants à la Thomas Bernhard.

On la sait comédienne et on le sent dans sa capacité à faire semblant de ne pas l'être alors qu'elle sait subtilement jouer du beau travail des lumières de **Marco Giusti**. Beaucoup d'élégance dans ce spectacle, faussement minimaliste, qui profite aussi d'une "bande-son" électro de **Siavash Amini** qu'on entend par moments.

Et cette prestation séduisante emporte le spectateur. Son texte évite le mot d'auteur, un peu comme si Mina l'actrice ne voulait pas être prisonnière de Mina l'auteur. <7p>

Elle veut qu'on désigne la première victorieuse de son combat interne, car elle le revendique avec orgueil au bout de son désespoir : c'est sur scène qu'elle se débarrasse de ses papiers d'identité et qu'elle fait de son statut de comédienne la chose la plus importante de sa vie.

On espère vraiment qu'un futur peu lointain résoudra pour elle ses problèmes identitaires, et qu'elle pourra se balader de Paris à Téhéran sans plus avoir à chercher où elle se sent le mieux ou le moins mal. Entre temps, elle sera certainement devenue une actrice incontournable.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

I'm deranged, texte et mise en scène de Mina Kavani, Athénée, Paris

Oct 16, 2023 | Commentaires fermés sur I'm deranged, texte et mise en scène de Mina Kavani, Athénée, Paris



© Thomas Laveffe

// article de Bertrand Pionce

Réfugiée politique en France depuis sept ans, Mina Kavani porte en elle *I'm deranged* depuis plus de trois ans. Monologue autobiographique et habité, le texte est porté par une actrice dont on sent qu'elle joue, au sens propre, sa vie sur scène.

On se demande en quel sens il faut prendre ce titre, anglophone, qui écartèle encore davantage son autrice, déjà partagée entre deux langues et deux pays. Se voit-elle comme (mentalement) dérangée ? L'hypothèse peut séduire, car l'actrice-autrice parle de sa situation comme d'une « schizophrénie ». De Paris, elle se languit de Téhéran, de sa famille, des déjeuners dans le jardin ; en Iran, elle rêve de Paris, des musées, de la liberté. La comédienne, comme se livrant en public à une psychanalyse, revient à la matrice, à l'évènement primitif : une mère, qui, deux mois avant la naissance de ses jumeaux (dont Mina), revient accoucher à Téhéran. L'exil et la nostalgie semblent en effet avoir accompagné Mina Kavani dès sa naissance. Issue d'une famille d'artistes, elle a vécu en Iran une adolescence semblablement clivée : uniforme de l'école islamique le jour, dehors ; « Brooklyn underground » occidentale, le soir, la nuit, à la maison, ou chez ses amis, et la découverte des « grands auteurs », ou du cinéma.

« *Deranged* », Mina Karvani l'est aussi en ce sens qu'elle ne sait où se ranger – et vers qui tourner sa rage de ne pas pouvoir exister comme femme ou comme artiste, dans son propre pays. La quête d'un lieu se lit aussi sur scène : l'actrice, sur un petit plateau, actionne des panneaux réfléchissants qui lui servent tantôt à s'observer, se juger, interroger sa psyché, tantôt à figurer des espaces étouffants, desquels elle semble émerger, naissant (enfin) à elle-même.

Ce qui domine dans le spectacle, c'est cette voix, vibrante et vivante, toujours juste, lyrique et emportée ; et c'est ce visage à la tragique beauté, qui émerge peu à peu du noir, pour se donner, au final, dans toute la splendeur de la lumière des saluts : *ubi bene ibi patria* – sur scène, donc.

***I'm deranged*, de Mina Kavani**

Mise en scène : Mina Kavani

Avec : Mina Kavani

Composition musicale : Siavash Amini

Artiste sonore : Cinna Peyghamy

Scénographie : Clémence Kazémi

Création lumières : Marco Giusti

Régie lumières et générale : Pierre-Éric Vives

Collaborateur artistique : Maksym Teteruk

Athénée Théâtre Louis Jouvet

Salle Christian Bérard (4e sans ascenseur)

2-4 square de l'Opéra Louis-Jouvet

75009 Paris

Tél : 01 53 05 15 19

www.athene-theatre.com

Durée : 1 h

Du 12 au 22 octobre 2023, 20h30 et 18h30 le dimanche

I'm deranged

16 OCTOBRE 2017

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Thomas Lavelle -

Ce 6 octobre dernier, voici seulement presque deux semaines, la journaliste et militante iranienne Narges Mohammadi recevait le prix Nobel de la paix, « pour son combat contre l'oppression des femmes en Iran et sa lutte pour promouvoir les droits humains et la liberté pour tous ».

Elle ne pourra pas aller chercher son prestigieux prix, puisqu'elle est emprisonnée dans la terrible prison d'Evin, à Téhéran.

L'enfermement dans son propre pays, parce qu'en lutte contre le pouvoir de la République Islamiste.

Dans la salle Christian-Berard, au théâtre de l'Athénée, Mina Kavanî nous raconte une autre histoire d'enfermement.

Elle aussi iranienne, exilée en France, elle aussi est enfermée, mais cette fois-ci à l'extérieur de son pays : le régime des Mollahs lui interdit d'y revenir.

Ses crimes, aux yeux des dirigeants islamistes iraniens : être une femme, être une comédienne, et avoir tourné une scène d'amour nue dans un film.

A ce titre, elle sera qualifiée « d'actrice pornographique » par le gouvernement iranien et interdite de retour chez elle.

Elle obtient le statut de réfugiée politique.

Durant une heure d'un spectacle intense, impressionnant, prenant, Mademoiselle Kavanî va nous raconter cet exil, commencé dès l'enfance à Téhéran, où elle était déjà étrangère, en raison de l'opposition au régime de sa famille.

Nous comprendrons dans un premier temps cette clandestinité permanente pour exister et vivre autrement, la nécessité de se cacher pour pouvoir entreprendre ce qui nous paraît pour nous autres comme des activités banales, comme faire la fête, fumer, ou encore boire.

C'est d'ailleurs écartée doucement de profil, laissant la moitié du visage dans l'obscurité totale, qu'elle nous apparaît.

Et nous de réaliser immédiatement cette double vie, dès la prime enfance. Un intérieur intime et un extérieur fait de dissimulation, notamment par le biais du voile islamique imposé dès l'âge de sept ans.

Deux vies complètement différentes. Déjà un exil dans son propre pays.

Elle va nous dire ses rêves, ses espoirs, ses cauchemars.

« A partir du moment où l'on décide d'être des artistes libres et sans censure, dans notre corps et notre tête, nous sommes tous condamnés à l'exil, à cause des hommes de pouvoir et de leur fascisme », nous dit-elle, nous faisant toucher du doigt le paradoxe de tous les artistes iraniens de sa génération.

Ces jeunes femmes et ces jeunes hommes avaient ce rêve de se disperser dans le monde en entier pour accéder à la célébrité par le biais de leur art de jouer la comédie. Maintenant qu'ils et elles sont ailleurs, il ne pensent qu'à leur pays, à Téhéran, comme une véritable schizophrénie.

Habillée de vêtements amples et noirs, sur un plateau très peu mais très subtilement éclairé, (coup de chapeau à Marco Giusti pour ses belles lumières), comme si nous étions en permanence dans une situation de semi-clandestinité, Mina Kivani va illuminer le plateau par sa présence, son charisme, son jeu, et ce, durant ces soixante minutes.

Devant deux grands miroirs mobiles qu'elle agencera de façon différentes en fonction de son récit, elle nous dévoile son histoire. Le miroir qui vous renvoie votre image, ou celles d'un monde terrible.

Je défie quiconque de ne pas être subjugué dans un premier temps par son écriture acérée, au scalpel, sans concession.

La demoiselle appelle un chat un chat. (Sans mauvais jeu de mots « pré-ayatollahs ».) Elle nous captive purement et simplement à révéler cette existence loin de la terre natale, loin de la famille.

Ses mots claquent et nous émeuvent, son énergie, son engagement, sa présence scénique, sa force de jeu nous bouleversent.

La musique de Siavash Amini, compositeur et producteur iranien, vient immédiatement coller parfaitement au propos de l'auteure-comédienne.

Des nappes de cordes synthétiques rudes, presque agressives, des boucles rythmiques à la fois austères et délicates viennent elles aussi nous :

Une dernière partie du spectacle se révèle être une ode au théâtre, un hommage à l'art du comédien.

La scène, l'endroit où finalement l'exil n'existe pas, ou en tout cas existe moins.

La scène, le lieu où l'on peut jouer, danser, s'amuser, travailler et rire.

La scène, l'espace où les seules contraintes qui existent sont celles que l'on veut bien s'imposer.

Voilà donc un magnifique moment de théâtre, où l'intime rejoint le politique.

L'un de ces moments dramaturgiques qui vous interpellent vraiment !



I'm deranged

Parce qu'elle rêvait d'un théâtre et d'un cinéma loin de la dictature et de la censure, Mina Kivani... date:12/10/2023-22/11/2023

https://www.athenee-theatre.com/saison/spectacle/i_m-dera...



"I'm deranged" : le cri dans le noir de Mina Kavani, artiste en exil

Dans le monde de la musique, du théâtre et du cinéma, existent des voix qui brisent le silence, déchirant l'obscurité de la dictature et de la censure. Parmi ces voix courageuses se trouve Mina Kavani, une artiste iranienne exilée pour avoir refusé la censure. Son monologue autobiographique, "I'm deranged," résonne comme un cri dans l'obscurité.

Mina Kavani est née en Iran, un pays où la créativité artistique est souvent réprimée. Elle a exploré le cinéma et le théâtre dès son plus jeune âge, se plongeant dans des rôles et des histoires qui la transportaient loin de la réalité oppressive de son pays. Elle a participé à des projets artistiques courageux, notamment "Red Rose," un film engagé réalisé par Sepideh Farsi, où elle a joué le rôle principal. Cependant, en Iran, l'art est soumis à la censure, et Mina Kavani a ressenti le poids de cette oppression sur sa créativité. Elle a dû quitter son pays pour préserver sa liberté artistique et sa vie.

L'exil est devenu sa réalité, mais son cœur et son esprit sont restés ancrés à Téhéran, et maintenant, c'est de Téhéran qu'elle rêve. Comme elle le dit elle-même, *"Je ne vis jamais dans l'endroit où je suis physiquement. Je suis condamnée à cette schizophrénie d'être dans un endroit et de vivre ailleurs dans ma tête."*

"I'm deranged" raconte la douleur et la vie suspendue, le parcours d'une femme à travers la dictature et l'exil. À travers les tourments qui ont marqué sa vie, les attaques du gouvernement iranien, les étiquettes diffamatoires qui lui ont été attribuées, comme celle "d'actrice pornographique" pour une scène d'amour dans un film engagé.

Ce spectacle est son exutoire, une exploration profonde de ses rêves, de ses cauchemars, de ses désirs et de ses passions, tous façonnés par l'exil. Son témoignage qui résonne au-delà des frontières de l'Iran, est un rappel poignant que la créativité ne peut être enchaînée.

Dans ce voyage artistique, Mina Kavani n'est pas seule. Elle est accompagnée par d'autres artistes talentueux, tels que Siavash Amini, un compositeur résidant à Téhéran : sa musique, avec ses textures abstraites et ses riffs de guitare électrique, reflète l'essence même de l'artiste iranien. Cinna Peyghamy, un compositeur et artiste sonore basé à Paris, né en France de parents iraniens, mêle l'acoustique et l'électronique, le traditionnel et le contemporain dans ses productions musicales.

Un cri de douleur et d'espoir

Comme elle le dit si justement, *"En Iran, notre vie est petite, mais nos rêves sont immenses."* Mina Kavani, avec son monologue, bien plus qu'un simple récit d'exil, avec son énergie électrique de révolte, continue à illuminer le monde de l'art et rappelle à tous le pouvoir de la créativité et l'importance de la culture. Son exil devient également le reflet d'une génération entière d'artistes en quête de liberté qui se sont dispersés à travers le monde pour poursuivre leurs rêves. *"Je veux parler à Nantes ou revenir d'Ispahan."*

"I'm deranged" de Mina Kavani est un cri poignant qui transcende les frontières et les limites imposées par la dictature et la censure. C'est le récit de la persévérance d'une artiste, de sa lutte pour la liberté d'expression, et de sa quête inlassable de créativité malgré l'exil. Cette œuvre nous rappelle que l'art ne connaît pas de frontières et que les artistes courageux comme Mina Kavani continueront toujours à briser le silence. Avis de Foudart **FOUD'ART**

I'm deranged, écriture, mise en scène et jeu Mina Kavani, composition musicale Siavash Amini, à L'Athénée Théâtre Louis-Jouvet.



Crédit photo : Laura Severi

I'm deranged, écriture, mise en scène et jeu **Mina Kavani**, composition musicale **Siavash Amini**, scénographie **Clémence Kazémi**, création lumière **Marco Giusti**, artiste sonore **Cinna Peyghami**, collaborateur artistique **Maksym Teteruk**.

« L'exil est le pays sévère; là tout est renversé, inhabitable, démolli et gisant, hors le devoir, seul debout (...) Tels sont les petits côtés de l'exil, voici les grands : Songer, penser, souffrir. » (Hugo, *Ce que c'est que l'exil*)

Sous la figure de l'oiseau empêché de voler – albatros, cygne –, une tradition protestataire relie le poète à l'exilé; Hugo, exilé sous le Second Empire, est demeuré emblématique – vie et œuvre.

Au XX^e siècle, la multiplication des régimes totalitaires a produit nombre d'exilés politiques; le début du XXI^e a fait l'expérience de flux réguliers d'exilés politiques, économiques et climatiques.

Tandis que l'exil réel et ses souffrances correspondent à un temps où des populations entières sont déplacées, où certains doivent choisir entre la misère et une forme d'exil, l'émigration, les métaphores de l'exil hésitent entre la perte d'un espace propre, la perte de racines, la perte de l'appartenance pour la quête étrangère, symbole de conquête spirituelle et de détachement créatif.

La conscience est blessée, quand l'idéal qu'on se fait ne peut avoir sa place dans la réalité : on abandonne sa propre histoire pour devenir une figure fictive ou romanesque. Ce qu'a toujours crain l'auteure, metteuse en scène et comédienne Mina Kavani, exilée iranienne depuis sept ans.

A Téhéran, jeune fille, elle était emportée par des rêves de créations artistiques – sa réalité à elle –, tel le héros de Cervantès au féminin, l'actrice s'est fait chevaleresse errante et aventurière.

Mina Kavani a vécu l'étrangeté dans son pays l'Iran, un exil imposé par la République Islamique, à l'intérieur des maisons comme des rues de Téhéran : « Nous étions des étrangers. J'étais déjà une étrangère dans mon pays qui rêvait de terres étrangères, et cet exil a continué... »

Aujourd'hui, elle ne peut retourner dans son pays, se remémorant sa vie à Téhéran et aspirant à l'ailleurs. Les artistes qui veulent créer sont condamnés à l'exil par « les hommes de pouvoir et leur fascisme » – les Ayatollah manipulateurs et odieux qui font des citoyens leurs marionnettes.

Etre jeune actrice et fuir la dictature pour éluder la censure de son pays, et tout quitter pour un idéal de vie et de réalisation de soi – une vraie passion –, tandis que la dictature ne lâche jamais sa proie, et que le gouvernement iranien fait vivre à ses victimes la peur, l'angoisse et l'obsession.

La génération de la jeune femme – jeunesse iranienne qui s'attache à réaliser un destin artistique – s'est dispersée ici et là – à Londres, à New-York et pour Mina Kavani, à Paris où elle vit dans un 27 mètres carrés, quand en Iran, elle vivait dans la grande maison familiale de son enfance. Vouloir partir puis souhaiter revenir en Iran : « Nous ne vivons jamais dans l'endroit où nous sommes ! »

En pleine République islamique, le rêve que les jeunes esprits se fabriquaient alors à Téhéran prenait vie au sous-sol de la maison de Mina Kavani, sorte de « Brooklyn underground », que le jeune fille rejoignait, quittant son voile, et gardant pantalon et baskets, entre fumées d'opium non consommé par elle, entre musiques entêtantes. C'est le temps de la connaissance et de l'apprentissage de la littérature, du cinéma, et du théâtre encore – Brecht, Vitez, Chéreau ...

En 2015, à la sortie du film *Red Rose*, Mina Kavani est la cible des attaques du gouvernement iranien, accusée de pornographie pour avoir été filmée nue dans une scène d'amour. D'où ce spectacle préparé depuis trois ans pour conter cette aventure à la fois personnelle et collective, le cheminement d'un exil, ses angoisses, ses craintes et ses effrois – une double vie – *I'm déranged*.

Vêtue de noir, pantalon et blouse, l'actrice se déplace, arpente l'espace, en quête d'explications et de raisonnements qu'elle maîtrise avec art et pudeur, sûre d'elle et décidée. Son visage, éclairé dans l'ombre obscure, diffuse une lumière consolante : la ressaisie personnelle d'un chemin à soi.

Un spectacle émouvant qui résonne longtemps, répondant à ce bel enthousiasme de la vie qui va.

Véronique Hotte

Du 12 au 22 octobre 2023, du mardi au samedi 20h30, le dimanche à 16h30, à **L'Athénée Théâtre Louis-Jouvet 2-4**
Square de l'Opéra Louis-Jouvet 75009 – Paris. Tél : 01 53 05 19 19 www.athenee-theatre.com Spectacle inscrit dans la saison **Jeune création 2023-24 de L'Athénée Théâtre Louis-Jouvet**, en partenariat avec **PREMISSES**.

LA GRANDE PARADE

samedi 14 octobre 2023 20:54 Écrit par Sylvie Lefrère

I'm deranged : un monologue fort, entre vie et survie

Affichages : 526

Partager 10

Twitter

Share

Pin it



Par Sylvie Lefrère - Lagrandeparade.com/ Seul son visage naît de la lumière, buste doré qui sort de l'ombre. Ses traits sont réguliers. Sa voix sonne, métallique à travers le micro collé sur sa joue.

Elle nous dessine le contexte de son enfance. Dans la tradition religieuse de son pays. Elle est studieuse dans cette Iran. Jumelle, elle se dédouble. Elle vit une vie parallèle auprès de sa famille, où tout bascule contre les interdits posés par les Imams. De ce milieu Underground, elle puise certainement des ressources, celles de l'expression artistique et du sens du regard critique qui dominant.

Son corps apparaît vêtu de noir. Seule sa peau claire est visible. Et sa voix audible. Elle se déplace fantomatique dans des volutes de fumée.

Sa colère déborde. Elle questionne, fort, plus fort, plus fort encore. Plus de larme. Des mots qui claquent. Une danse qui tourbillonne. Elle perd ses repères entre pays d'origine et pays fantasmé, entre rêves et réalité. Mina, exilée, assoiffée d'ailleurs, habitée par ses cauchemars sans maison.

Son corps danse sa vie, sa survie. La musique puise au son des battements de son pouls.

Elle a le courage de ses choix. La liberté d'expression est la plus forte. L'art est le fluide qui coule dans ses veines et qui l'irrigue devant nous.

Elle reste jumelle, seule face à un miroir, inversée. Le regard clair tourné vers le public, elle s'illumine.

La clairvoyance de la création de sa vie artistique, quoi qu'il arrive, n'assombrit pas ses batailles.

I'm deranged

- Composition musicale : Siavash Amini
- Scénographie : Clémence Kazémi
- Création lumière : Marco Giusti
- Régie et création lumière : Pierre-Éric Vives
- Artiste sonore-son : Cinna Peyghamy
- Collaborateur artistique : Maksym Teteruk
- Administration-production : Christelle Guillotin

De et avec : Mina Kavani

Dates et lieux des représentations:

- Jusqu'au 22 octobre 2023 à l'Athénée - Théâtre Louis Jouvet (Square de l'Opéra - Louis Jouvet / 7 rue Boudreau, 75009 Paris)



I'm deranged – Athénée Théâtre Louis Juvet

16 October 2023 / Bénédicte Six / Théâtre



Mina Kavani livre un monologue incandescent et underground, plein d'une lumineuse colère.

Le geste est tout ce qu'il y a de plus classique : Mina Kavani prend la parole seule sur scène pour raconter son parcours. Mais dans ce geste classique vient se nicher pour nous, spectateurs, ce quelque chose de cathartique, d'indispensable pour continuer à insuffler de la pensée et de la hauteur dans notre monde en furie. Car son histoire, partagée avec candeur et bravoure, est de celle dont la portée est universelle.

Comme plongé dans la noirceur de son déracinement originel, le spectateur est d'abord nimbé dans l'obscurité, distinguant mal les traits fins de celle qui fut, il y a 7 ans de cela, forcée de fuir son pays pour s'être dénudée dans un film. Au fil du récit, nous sommes peu à peu cueillis par un clair-obscur renvoyé par les deux miroirs d'une vie fragmentée entre Téhéran et Paris (on salue les lumières de Marco Glusti). Mina raconte et des espaces clos et sombres de son enfance en pleine République Islamique surgit l'infini des fantasmes qui commencent à se mouvoir dans un cocon familial et artistique fertile à l'échappée, comme un monde underground gorgé de projets d'émancipation.

Déjà à Téhéran la double vie commence.

Nous traversons avec elle le miroir pour nous retrouver à Paris, accompagnant l'errance de son exil, son implacable état d'inadaptation à l'endroit où elle est. Tout cela se fait sensible grâce à la délicate scénographie de Clémence Kazémi. Et dans cet ailleurs où le salut ne vient pas, où les rêves s'étiolent de n'être plus brimés sans pour autant parvenir à s'incarner pleinement, un récit intérieur peuplé d'absents, rugit. L'inaltérable quête de liberté fait face à une autre musique, celle de l'impossibilité du retour et de l'amertume d'une génération conditionnée et élevée dans l'idée de fuite et de rejet d'une patrie opprimée. De là tout un écartèlement irréconciliable, une "schizophrénie" physique et psychique, comme une marque pour la vie. Comme l'est pour Mina son statut de réfugiée politique pour elle qui ne se mêlât que de liberté artistique. Et toujours la pénétrante musique de Siavash Amini revient, qui comme les vapeurs d'opium, semble remplir Mina d'une force émancipatrice. Sa force et son mal s'enroulent en un cri qui monte peu à peu, brisant tous nos acquis, nos privilèges immenses à nous qui sommes nés ici et que nous ne voyons même plus. Dans son élan et son tourbillon de paroles, Mina Kavani questionne au passage ce qui vaut le coût du sacrifice et de l'engagement mais aussi la vraie nature du bonheur. Elle nous confronte.

Mina est bouleversante de justesse pour dire l'insupportable état du déracinement auquel des millions de civils se confrontent à cause des politiques liberticides et fratricides imposées par maints et maints gouvernements en ce monde.

Le « mieux ailleurs » ne semble pas encore s'être réalisé et nous ne pouvons que souhaiter à Mina Karvani de triompher sur nos scènes pour que son ailleurs prenne un peu plus les traits « d'ici ».

Touchée au cœur !

rédaction de l'article : Bénédicte Six

Crédit photo : Laura Severi

I'm deranged

Un monologue écrit, mis en scène et interprété par Mina Kavani

Composition musicale Siavash Amini • Scénographie Clémence Kazémi • Création lumière Marco Glusti • Artiste sonore-son Cinna Peyghamy • Régie générale et régie lumière Laurent Etourneau • Collaborateur artistique Maksym Teteruk • Administration-production Christelle Guillotin

Production déléguée : Prémisses.

Production : Grosse Théâtre.

Coproduction : Le Manège - Maubeuge scène nationale | TU-Nantes scène jeune création.

Aides à la résidence : Montévideo-Marseille | Le Manège - Maubeuge scène nationale | TU-Nantes.

Avec le soutien du Conseil Régional des Pays de la Loire.

Durée : 1h

Journal d'Avignon #4 : Rage traumatique

Parce qu'il y a toujours un moment où l'on se réveille, et que l'on se réveille.



Trouver sa place : Le récit poignant de Mina Kavani



© India Lange

Mina Kavani, par sa voix et sa posture, cloue le spectateur sur son siège et l'emporte, le temps de la représentation, dans ses rêves et dans ses cauchemars

départ, de l'impossibilité de trouver sa place chez soi et ailleurs. Mina Kavani, par sa voix et sa posture, cloue le spectateur sur son siège et l'emporte, le temps de la représentation, dans ses rêves et dans ses cauchemars.

L'exil n'est pas synonyme de départ. En effet, Mina Kavani montre – avec virtuosité – comment elle a pu se sentir étrangère dans son propre pays. Le régime de la République Islamique d'Iran imposait déjà une forme d'exil qu'elle a vécu durant son enfance et qui obligeait sa famille à vivre dans une sorte de « Brooklyn underground ». La sensation d'être étrangère chez soi a conduit Mina Kavani à rêver d'ailleurs, à vouloir désespérément rejoindre Paris afin de vivre libre, d'être l'artiste qu'elle voulait être. Seulement, depuis qu'elle a réalisé son rêve en rejoignant la France, elle rêve de Téhéran, de sa famille et de tout ce qu'elle a laissé derrière elle en partant. Par son ton juste et la sincérité de ses propos, Mina Kavani développe le portrait d'une femme qui cherche toujours sa place, d'une artiste tiraillée entre son désir de vivre libre et son besoin de retrouver ses racines. C'est fort, puissant et nécessaire.

Cette pièce fut programmée seulement deux soirs dans le cadre du Festival d'Avignon (OFF) à la Manufacture, mais nous aurons le plaisir de revoir *I'm deranged* au Théâtre Athénée à Paris (du 12 au 22 octobre 2023) et dans le cadre du Festival Nouvelles Images Persanes à Vitry (le 15 novembre 2023).

- *I'm deranged* de Mina Kavani à la Manufacture les 11 et 12 juillet 2023
- Durée : 1h
- Festival d'Avignon (OFF)

Histoire(s) de femmes au Cabaret de Curiosités

31 mars 2023

L'Iran à cœur

Valenciennes s'éloigne, Maubeuge approche. C'est au Manège que la suite s'écrit. Dans un décor sombre, **Mina Kavani** rêve de sa ville natale, de Téhéran, qu'elle a dû quitter, il y a sept ans, après avoir participé au film engagé de **Sepideh Farsi**, *Red Rose*. Tout comme son aînée **Goldshifteh Faharani**, elle vit en exil, loin de son pays, de ses racines, de ses parents. Prisonnière à double titre, car comment être libre quand on est interdite chez soi, qu'on ne peut s'exprimer sans penser à ceux qui sont restés là-bas, qui subissent toujours dictature et censure. Avec rage, fureur salvatrice, la comédienne explore cette douleur de l'exil qui lui est chevillée au corps, cette suspension permanente de vie, cette incapacité à être tout à fait elle-même, amputée d'une partie de son être. Portée par la musique enveloppante de **Siavash Amini**, elle irradie les planches d'un feu intérieur fait de colère, de blessures, d'amour incommensurable pour sa terre. Résonnant avec l'actualité brûlante de l'Iran, où gronde depuis plus de cinq mois une révolte citoyenne qui fait vaciller les fondations de la République islamiste, *I'm deranged* est un cri dans la nuit d'une femme en quête de lumière et d'un fol espoir. Éprouvant, incandescent, mais tellement nécessaire !



© Laura Severi

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Valenciennes et Maubeuge

Festival Le Cabaret de Curiosités

Jusqu'au 4 mars 2023

Mina Kavani



photo Thomas Lavelle

Née à Téhéran, Mina Kavani est la nièce du metteur en scène de cinéma et de théâtre Ali Raffi. Cet automne, elle s'est racontée seule en scène dans le subtil et incandescent *J'm dérangé*. Elle retrouve cette semaine l'équipe des *Forteresses* de Gurshad Shaheman pour sa reprise au Théâtre de la Bastille à Paris.

Avez-vous le trac lors des soirs de première ?

Je n'ai pas le trac seulement les soirs de première, j'ai le trac tous les soirs. Même si je joue 48 fois un spectacle, j'ai 48 fois le trac. C'est pénible mais étrangement c'est cela qui me donne de l'énergie. Quand j'ai le trac, je sais que je suis dedans et c'est parti pour que j'aille sur scène. C'est quand je n'ai pas le trac que je peux m'inquiéter profondément !

Comment passez-vous votre journée avant un soir de première ?

Normalement la journée d'une première, j'essaie de dormir le plus que je peux le matin et quand je me réveille j'essaie de dépenser le moins d'énergie possible, je m'enferme dans ma bulle, je me déconnecte du monde. Je ne fais rien, que me concentrer sur le texte. En tout cas je ne peux ni me détendre, ni boire un café avec un ou une amie. Souvent je m'enferme dans la solitude, au théâtre où j'arrive tôt surtout pour la première. J'ai besoin de m'habituer à l'endroit, à l'énergie, aux odeurs, aux gens qui y travaillent, pour m'approprier un peu le lieu.

Avez-vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?

J'ai hélas beaucoup de superstitions avant de monter sur scène ! J'ai évoqué les habitudes, auxquelles s'ajoutent des pratiques un peu superstitieuses : je prie toujours, je ne peux pas entrer en scène si je ne prie pas, je parle avec les étoiles, tout ce en quoi je crois...

Première fois où je me suis dit « je veux faire ce métier ? »

À dix ans, je savais que j'aimais beaucoup jouer. Je viens d'une famille qui fait ce métier, notamment mon oncle, Ali Raffi, qui m'a élevée et qui est un très grand metteur en scène en Iran. J'ai grandi chez lui. Je fréquentais tout le temps ses acteurs, je trainais dans ses répétitions. Lorsque j'ai eu douze ans, il a monté *Noces de sang* de Garcia Lorca à l'Opéra de Téhéran et j'ai annoncé à mes parents que je voulais devenir comédienne. À 12 ans, c'était sûr et certain.

Premier bide ?

Lorsque j'ai travaillé avec une metteuse en scène qui me torturait moralement. J'avais l'impression que je ne voulais pas faire ce métier pour vivre ça...

Première ovation ?

C'était quand j'ai joué la première fois au Théâtre de la ville Téhéran dans la pièce de mon oncle *Il ne neige pas en Egypte*.

Premier fou rire ?

Encore à Téhéran, deux ou trois années après que j'ai commencé à jouer. C'était encore au Théâtre de la Ville, dans le spectacle d'un metteur en scène gentil mais qui n'était pas forcément le grand talent de l'époque. Cependant, j'avais des camarades incroyables et incroyablement drôles. Et j'ai eu un fou rire avec l'un d'entre eux. On a tellement rigolé que le metteur en scène, qui était au milieu des spectateurs, a dit « cut ». Il a carrément interrompu le spectacle et a fait un entracte !

Premières larmes en tant que spectatrice ?

Je crois que c'était en regardant *Noces de sang* de Garcia Lorca mis en scène par mon oncle. Il y avait 90 représentations et je pense que j'en ai vu 80. Et les 80 fois j'ai versé des larmes. Ce spectacle m'a énormément secoué.

Première mise à nue ?

Alors évidemment, cette question ne peut pas se passer à Téhéran. Ça s'est passé à Paris. En sortant du Conservatoire, j'ai eu la proposition de jouer le rôle principal de *Red rose*, le film de Sepideh Farsi. Il y avait des scènes de nudité et même des scènes d'amour. Après l'Iran, j'ai fait le Conservatoire et c'était mon premier projet très sérieux. Cela a donc commencé avec quelque chose de très fort et très engagé et qui m'a coûté quand même assez cher. C'est en effet depuis ce film que j'ai dû m'exiler et que je ne peux pas retourner en Iran. J'ai été très très attaquée par la presse iranienne qui m'a nommée la première actrice pornographique iranienne.

Première fois sur scène avec une idole ?

J'étais très fascinée par Jean-Damien Barbin qui était mon professeur au Conservatoire de Paris. J'admirais énormément l'acteur et quand j'étais son élève je l'ai beaucoup vu jouer, notamment chez Frank Castorf, Olivier Py... Et il m'a proposé, peut-être deux ans après que je sois sortie de l'école, de jouer avec lui les Sonnets de Shakespeare à l'Orchestre national de Lyon. J'étais très impressionnée et même intimidée.

Première interview ?

J'avais 17 ans c'était pour le spectacle de mon oncle *Il ne neige pas en Egypte*. J'aimais beaucoup mon rôle, qui était tragique, et on a fait beaucoup d'interviews après ce spectacle.

Premier coup de cœur ?

C'était encore le spectacle de mon oncle ! Mais je voudrais aussi évoquer le premier coup de cœur de ma vie parisienne puisque ma vie s'est divisée en deux. Mon premier coup de cœur en France, à Paris, est Kristian Lupa. Je suis tombée terriblement amoureuse de son univers, de sa manière de diriger les acteurs, de sa spiritualité, de sa folie, de sa rage, de ses silences. Tout ce qu'il est m'impressionne et m'émeut.

MINA KAVANI, L'AFFRANCHIE

« BOWIE AVAIT TOUT COMPRIS »



COLLIER D'VIBES MULTICOLORS EN OR BLANC ET
DUMANTI **HESSKA PARIS**

BLOUSE EN POPELINE DE COTON EFFET
FRÔSSE / CRAVATE EN SOIE ET TISSU TECHNIQUE
MÉTALLISÉ NOIR / BOUTON AVEC COTON NOIR
BRODÉ ABÉILLE ET SIGNATURE CD / GANTS LONGS
DIEU THÉÂTRE EN CUIR NOIR ET PERLES EN VERRE
BLANCHE **DIOR**

PHOTOGRAPHY
Grande figure du
cinéma français, Mina
Kavanî a récemment
travaillé avec le
photographe **PHOTOGRAPHY**

Par
Fanny Mazalon & Ugo Amar-Razimbaud

Photos
Davide Carson

L'actrice franco-iranienne dévoilée avec le film *No Bears* de Jafar Panahi, se détache des chaînes de son passé. Entre **politique et liberté**, Mina Kavani a choisi.

Lorsque tu acceptes le rôle de Sara dans le drame politique *Red Rose* de Sepideh Farsi en 2014, ta carrière d'actrice prend un tournant politique. Tu avais prévu ces conséquences ?
Mina Kavani : Lorsque à 22 ans j'ai quitté l'Iran pour faire le Conservatoire Supérieur d'Art dramatique de Paris, je savais qu'à la sortie, j'aurais des propositions de films où j'allais apparaître sans voile ou toute nue. Je n'imaginais pas que tout allait arriver si vite et si fort.

Tu étais politisée ?

C'est normal que l'on me considère aujourd'hui en France comme une femme politisée. Pourtant, je détecte la politique avec toutes les cellules de mon corps. Mes parents étaient très engagés ; moi, je fuyais tout ça. Je voulais juste être une artiste. En jouant dans *Red Rose*, je n'avais pas – du tout ! – pour objectif d'incarner cette image d'engagée.

À la sortie du film, la presse iranienne ne t'épargne pas. Les attaques vont te pousser à l'exil politique, renforçant cette image d'actrice engagée. Pourquoi la refuses-tu ?

Je fais toujours les cages. Je veux être libre en Iran, libre en France. Je suis une actrice qui a fui le voile et la censure. Tout ce que je fais devient politique, mais je n'ai jamais souhaité cela. Comme je suis une femme, on me catalogue souvent comme féministe également, mais je n'aime pas ça.

Comment ça ?

Je veux surtout faire des choses qui disent la vérité. Une artiste, pour aller au bout de son art, a besoin de sa liberté, de se libérer de ses chaînes. Si l'on s'enferme, on se censure. Je veux simplement être une artiste libre.

Tu apparais dans des rôles qui font écho à ta

vie. Omid dans *La Sirène* (Sepideh Farsi, 2020), Zara dans *No Bears* (Jafar Panahi, 2022) et cette année Nassrin dans l'adaptation du livre d'Azar Nafisi *Reading Lolita in Tehran* (Eran Riklis, 2023). Ce sont des films forts et profondément engagés.

Lorsque l'on me propose un rôle, je me demande d'abord si le projet me parle. Je ne me dis jamais « *Je veux ça, je veux cela* ». Il y a une chose que je suis, et je le réalise en découvrant ma propre personnalité, c'est que je ne veux pas être enfermée dans un seul style de rôle, cela me gêne. Ce que je n'aime pas, c'est quand on me ramène à mes origines orientales et mon statut de réfugiée. Je suis juste une femme, un être humain avec tous les problèmes qu'il peut avoir. C'est vers là que j'ai envie d'aller. Je ne dis pas que je rejette mes origines, j'en suis fière et je m'inspire chaque jour de ce que j'ai vécu à Téhéran. Mais je suis plus que cela. D'ailleurs, je suis à l'affiche du prochain film de Jean-Marie Besset, *La Fille et le garçon*. J'y incarne une immigrée iranienne, mais le film ne s'attarde pas là-dessus, c'est une histoire d'amour.

Quels sont les rôles qui t'inspirent ?

J'ai besoin d'incarner des personnages qui expriment une certaine folie, une liberté. J'aime cette complexité. La liberté, ça dérange, ça fait peur aux autres. Je vois des gens autour de moi qui parlent et rêvent de ce concept, mais dans leur quotidien, ils prennent peur et s'en éloignent. Moi je n'y réfléchis pas, j'agis. Ça se fait naturellement, j'essaye juste d'être moi-même, d'écouter mon cœur, mon âme, et de leur rester fidèle.

Tu as toujours voulu faire ce métier ?

Je veux être actrice depuis mes douze ans ! Je viens d'une famille d'artistes. Mon oncle, Ali Ruffi, était un grand metteur en scène de théâtre. C'est lui qui m'a deviné, il m'a tout appris. À 16 ans, il m'a fait jouer dans le film *Il ne neige pas en Égypte*, c'est grâce à lui que je suis dans ce métier. J'ai pu découvrir les films de Godard, de Truffaut, de Bergman, d'Hitchcock... C'est ce cinéma qui me faisait rêver quand j'étais à Téhéran. J'adorais Cera Rowlands, Isabelle Adjani et Romy Schneider. Ce sont les artistes qui m'inspirent, pas les hommes politiques !

Tu es à l'affiche de trois films rien qu'en

FILMO

MINA PAR TROIS

LA SIRÈNE

Dix ans après *Red Rose*, Mina Kavani collabore à nouveau avec la réalisatrice Sepideh Farsi pour son film d'animation *La Sirène*. Elle prête sa voix au personnage d'Omid, un jeune iranien de 14 ans qui va tenter de sauver sa famille du siège des Irakiens de 1980. Le film sera en salle le 28 juin 2023.

I'M DERANGED

Revivez l'enfance à Téhéran de Mina Kavani à travers son seule en scène où l'actrice franco-iranienne revient sur son passé, puis son exil. Vibrante de liberté, l'artiste se livre sans langue de bois sur les troubles et traumatismes qu'elle endosse. À voir de toute urgence le 13 juin à la Friche Belle de Mai à Marseille puis dès le mois d'octobre 2023 au Théâtre Louis-Jouvet, Paris 75009.

LA FILLE ET LE GARÇON

Le 21 juin 2023, Mina Kavani sera à l'affiche du film *La Fille et le Garçon* de Jean-Marie Besset. Elle incarne Malina, une jeune immigrée iranienne qui fait la rencontre de Pauls (Arielle Dombasle) et Jean (Aurélien Recoing) et se lie d'amitié avec ce couple. Brisant les tabous autour de la famille et la prostitution, ce film est l'adaptation de la propre pièce de Jean-Marie Besset.

« JE VEUX
AVANCER ! »



YEUX REVOLVER.
Cernue pour son regard d'acier et son jeu tout en douceur, la comédienne enchaîne les rôles.

« MON TRAVAIL ME PERMET D'OUBLIER QUE JE SUIS UNE ARTISTE EN EXIL. »

► 2023, un choix de vie très rythmé. Comment se passe ton quotidien ?

C'est vrai que, depuis quelque temps, tout s'est accéléré. Je n'ai pas arrêté de travailler. Mon corps est fatigué, j'ai maigri et je suis devenue angélique ! Je ne suis pas épuisée, je suis plutôt toujours dans l'agitation avec l'adrénaline qui ne descend jamais. Mais c'est ma nature d'être. Quand je suis sur scène et que je joue, c'est le seul moment où je suis vivante avec toute mon âme. Grâce à la scène, je me reconnecte, je fais la vie qui me fait mal. Mon travail est devenu mon refuge, il me permet d'oublier que je suis une artiste en exil et que s'il arrive quelque chose à ma famille en Iran, je ne pourrai rien faire.

Cette année, tu vas apparaître aux côtés d'actrices iraniennes comme Golshifteh Farahani et Zar Amir-Ebrahimi pour le film *Reading Lolita in Tehran* d'Eran Riklis.

C'est un événement marquant dans ma carrière d'actrice. C'est la première fois que nous, les actrices iraniennes, sommes réunies. Le tournage s'est déroulé à Rome pendant deux mois. J'ai rencontré Golshifteh li-bai, un lien fort s'est construit entre nous deux. J'ai eu un grand plaisir de jouer avec elle, je l'aime beaucoup, c'est comme une grande sœur pour moi.

Quels souvenirs as-tu rapportés d'Italie ?

Je me souviens d'un passage puissant, avec Golshifteh justement. C'est une scène où je dois partir, faire mes adieux. C'était très étrange pour nous, on se regardait dans les yeux et sans parler on se comprenait. C'est une personne qui me touche énormément, on est très différentes pourtant, mais c'est notre force. Après la scène, je me rappelle qu'on riait, c'était très joyeux.

Depuis un an, tu montes sur les planches avec *I'm Deranged*, un spectacle très personnel où tu te livres au public — une façon d'enfin révéler qui est Mina Kavanagh ?

Exactement. Dans ce spectacle, je me confie sur mon existence, sur l'Iran, sur la France. Je parle également beaucoup du jugement que j'ai subi avec *Red River*. Lorsque l'on me demandait si je regrette ce film qui m'a exilée, je ressentais la souffrance qui m'a dévoté. Mais je ne veux pas m'attarder sur des regrets. Je veux avancer. Il y a toujours cette petite voix en moi qui chuchote : « Fin-y, fin-y ». À la fin du spectacle, je le crie d'ailleurs au public : « Oui j'ai aimé mon exil, j'ai choisi de la vivre car je suis libre, et je suis comédienne ! ». Au mois d'octobre, je vais jouer ce spectacle au Théâtre Louis-Journet (Paris 9).

Pourquoi ce titre, *I'm Deranged* ?

Lorsque j'étais à Téhéran, j'ai constaté que tout le monde autour de moi prévoyait de partir. Mais une fois allé(e), je n'étais pas heureux d'être si loin de chez eux. C'est cette complexité qui m'entraîne, cet équilibre qui semble impossible. Un jour, j'écrivais cette chanson de Bowie « *Low Deranged* ». Je me suis dit : c'est ça ! Comme ça, David Bowie avait tout compris.

La Fille et le garçon de Jean-Marie Besset, en salles le 21 juin 2023. Romance intellectuelle qui brise les tabous et met en scène Mina Kavanagh aux côtés d'Arielle Dombasle.

ENTRETIEN FANNY MAZALON

LE CARNET DE *la fringale* *culturelle*

PRIX : 2,90€ | 06.10.2023

CINÉMA

INTERVIEW :
THOMAS GAILLEY
NADIR MOKNECHE

RENCONTRE ÉVÈNEMENT

KYLE EASTWOOD
ODE À LA TRANSMISSION

OPINION

ADIEU BOUQUINISTES !

A portrait of actress Mina Kavanî. She has dark, wavy hair and is looking slightly to the side with a serious expression. She is wearing a blue denim jacket. The background is a plain, light color.

**MINA
KAVANI**
ODE À LA LIBERTÉ

SOMMAIRE

LE CARNET DE

JUL 42

la fringale
culturelle

08 Notre opinion

09 À la une :
Mina Kavan

14 L'événement musical :
Kyle Eastwood

20 Cinéma :
Thomas Calley

24 Cinéma :
Nadir Moknache

31 Culture +

34 Le bloc-notes



LE CARNET DE
la fringale
culturelle

11 rue Fédéric 28000 Chartres
www.lafringaleculturelle.fr

À LA UNE

A black and white portrait of a woman with long, dark, wavy hair, looking directly at the camera. She is wearing a light-colored, possibly white, garment. The background is a plain, light color.

**MINA
KAVANI**



SA LIBERTÉ A UN PRIX

MINA KAVANI A ÉCRIT ET A MIS EN SCÈNE UN SPECTACLE INTIME I'M DERANGED AU ATHÉNÉE THÉÂTRE LOUIS-JOUVET DANS LEQUEL ELLE RELATE ELLE-MÊME SUR SCÈNE LA DIFFICULTÉ DE L'EXIL ET CE MAL-ÊTRE PERMANENT QUE SEULS CEUX QUI ONT ÉTÉ ARRACHÉS À LEURS RACINES PEUVENT COMPRENDRE. ELLE L'AVOUE, DÈS NOS RETROUVAILLES, EN CE JEUDI APRÈS-MIDI ENSOLEILLÉ D'AUTOMNE À PARIS, QU'ELLE EST « PROFONDÉMENT UN ÊTRE DÉRANGÉ ». MINA KAVANI NE FAIT PAS DE POLITIQUE ; ELLE CONSTATE ET PARLE DE CE QU'ELLE CONNAÎT, QUI VIENT DU PLUS PROFOND D'ELLE-MÊME. ELLE RÊVAIT DE THÉÂTRE, DE CINÉMA ; C'EST DÉSORMAIS EN TANT QU'ARTISTE QU'ELLE LUTTE CONTRE LA CENSURE ; MINA KAVANI EST UNE ARTISTE GUIDANT VERS LA LIBERTÉ. CE SONT SES ÉMOTIONS QU'ELLE NOUS PARTAGE SUR SCÈNE. C'EST AUDACIEUX. C'EST BOULEVERSANT. C'EST AUTHENTIQUE.

Photos de Thomas Laveille

Interview par Alexandre Lacroix

Rédaction par Sébastien Soljetro & Alexandre Lacroix



**JE PENSE QUE LES ÊTRES
QUI CHOISISSENT LA
LIBERTÉ SONT AUSSI DES
PERSONNES QUI
SOUFFRENT.**

LC : Pourquoi ce titre de spectacle, *I'm Deranged* ?

MK : Je suis profondément un être dérangé. Dans mon âme, je vois des troubles en permanence dans mon rapport avec le monde, avec les personnes, avec la vie quotidienne. Cela me dérangeait. Et quand j'ai décidé de créer ce spectacle, j'avais très envie de montrer ce trouble que j'avais à Téhéran, par exemple, parce que je ne me sentais ni à ma place, ni bien dans ma peau. Je voulais vivre autrement que dans la façon dont je vivais en Iran. Puis, en venant en France, je me suis sentie dans une autre réalité. Ce n'est pas du tout ce que je m'étais construit comme idée. Je me retrouve donc dans mon exil et dans l'effondrement de ce palais de contes que j'ai imaginé. Un jour, j'ai eu le besoin de réaliser par moi-même un spectacle dans lequel je raconte tout cela. C'est en écoutant une des chansons de David Bowie, que j'admire, et qui s'appelle *I'm Deranged*, que le titre de ce seule-en-scène m'est venue.

LC : Ce spectacle est-il une ode à la liberté ?

MK : Oui. C'est une confession sur ma manière d'être et sur notre manière d'être. Je parle de mon exil et de ma situation géographique : le fait d'avoir quitté un pays qui est une dictature dans laquelle ils vérifient, par exemple, si nous avons rasé notre moustache... Autant de choses absurdes qui m'ont énormément influencées. Par exemple, une fille iranienne ne grandit pas de la même manière qu'une fille parisienne. Je pense aussi que nous avons chacun une âme qui nous définit depuis notre enfance. La mienne est liée à mon exil car partir a été révélateur de mon envie de profonde liberté. Depuis petite, je constatais que ma façon d'être était différente. Je rêvais, je voulais parler avec des personnes plus âgées, je jouais moins avec les poupées, etc. Je passais des heures à discuter avec mon oncle (NDLR : Ali Rafi, metteur en scène) qui avait soixante ans de plus que moi. Il me parlait de théâtre, de cinéma. Je suis profondément libre ; mais je crois que cette liberté peut parfois me coûter cher.



**TOUT LE MONDE AIME LA
LIBERTÉ MAIS TOUT LE
MONDE A AUSSI PEUR
D'AGIR POUR LA
LIBERTÉ.**

LC : Cette liberté coûte-t-elle aussi chère en France qu'en Iran ?

MK : Oui, dans les deux cas. Tout le monde aime la liberté mais tout le monde a peur d'agir pour la liberté. Surtout dans notre société iranienne, et même en France parce que tout est cadré et que tout peut être censuré. Je vous avoue que je me sens prisonnière quelques fois. Je pense que les êtres qui choisissent la liberté sont aussi des personnes qui souffrent. Même en France qui paraît être un terrain de totale liberté pour des personnes venant d'Iran. Il existe partout des ennemis à la liberté. Toutefois, ne veux pas faire de politique sur ce sujet. Je ne veux pas entrer dans ces polémiques. Mais pour quelqu'un comme moi qui a vécu sous le régime de la République Islamique, nous reconnaissons de très loin la censure et l'oppression. Et je le ressens de plus en plus en France. J'ai envie de vous dire que vous ne vous rendez pas compte de la valeur de ce que vous avez ! La France est un pays dans lequel on peut s'exprimer. C'est une chance. Je pense que les personnes qui ne vivent pas la dictature ne comprennent pas la réalité de ce qu'elle représente. Mais le jour où une personne vous obligera à porter un foulard, je ne suis pas certaine que vous défendrez encore certaines positions.



LC : Croyez-vous que cette représentation peut-elle être perçue comme un acte politique ?

MK : Certainement. Mais je réitère : je ne fais pas de politique. Je pratique modestement l'art et à travers celui-ci, il existe des cris politiques. Par exemple, quand Picasso peint *Guernica* (1937), il ne le pense pas comme un acte politique même si l'œuvre est perçue comme un acte politique. Je dis cela car Picasso n'avait pas de revendications politiques. C'est une nuance très importante. Lorsque Federico Garcia Lorca écrit *La maison de Bernarda Alba* (1936) sous le régime de Franco, c'est le même constat. C'est pour cela que j'insiste sur le fait que je ne suis pas dans la politique.

LC : Vous participez aussi à l'adaptation cinématographique du roman *Lire Lolita à Téhéran*. Il est quand même un constat vous concernant : c'est votre envie de montrer ce qu'est réellement une dictature. Est-ce un choix personnel ?

MK : Je pense que cela s'impose à moi. Pour être honnête, on ne m'appelle pas pour jouer Marie-Antoinette. Et ce n'est pas très intelligent. C'est aussi le cas pour ma copine Golshifteh Farahani qui, pendant des années, était emprisonnée dans des rôles d'actrices sur des films traitant du Moyen-Orient avant de parvenir à jouer dans le film *Paterson* (2016) de Jim Jarmusch. Il n'avait aucun rapport avec l'Iran. J'aimerais aussi me libérer de cette image pour éviter de devenir prisonnière de mon statut d'exilée iranienne. Je cherche aussi à me libérer en tant qu'actrice, sans être dans la case "l'île orientale". Mais cela ne veut pas dire que j'ai honte de l'Iran. C'est le pays qui m'a vu naître : j'en suis fière. Aujourd'hui, je ne me sens ni iranienne, ni Française, je me sens seulement comme un être humain.



JE SOUHAITE ME LIBÉRER POUR ÉVITER DE DEVENIR PRISONNIÈRE DE MON STATUT D'EXILÉE IRANIENNE.

LC : Est-ce la sensation de tous les exilés ?

MK : C'est possible. L'exil m'a influencée. Par exemple, il est difficile pour moi parvenir à me créer une vie personnelle. C'est comme si en voyageant, en travaillant dans le monde entier, je cherchais encore mon refuge. Finalement, je suis de nulle part. Et même si l'Iran m'ouvre les portes, un jour, par miracle, et que j'y retourne, je me sentirai étrangère. Ce fut déjà le cas quand je vivais en Iran.

LC : C'est tout à fait le propos du spectacle.

MK : J'ai d'abord vécu l'exil culturel avec d'un côté ce qu'il se passait dans ma famille et de l'autre, une vie extérieure très différente. Et désormais, je vis un exil géographique et total.

LC : Après un an de révolte en Iran, voyez-vous encore une forme d'espoir pour l'avenir des citoyens iraniens ?

MK : Malheureusement, je fais partie des iraniennes pessimistes, mais pas dans le sens où la liberté ne viendra pas. Parce que je pense que pour parvenir à cette liberté, c'est un long processus qui prendra des années. Évidemment que cela arrivera à ses fins. Déjà, le foulard n'a pas la même signification que deux ans auparavant. Le vrai changement sera peut-être pour nos petits-enfants. Je suis tellement traumatisée par cette déchirure provoquée par l'exil et la dictature. De nombreuses autres familles dispersées dans le monde ressentent la même chose. Et nous nous demandons ce qui va arriver maintenant... La vraie question est : le jour où le régime tombera, qu'est-ce que cela va changer pour les mères qui ont perdu leurs enfants durant les manifestations ?





QUEL QUE SOIT NOTRE PARCOURS, L'ART NOUS SAUVE.

LC : Comment vous définiriez-vous en un mot ou une expression ?

MK : Papillon brûlé.

LC : Que voulez-vous que le spectateur garde comme empreinte de ce spectacle ?

MK : Ce qui m'intéresse dans le cinéma et le théâtre, c'est de voir les spectateurs vibrés, secoués, bouleversés, tombés de leur chaise bourgeoise. C'est d'ailleurs pour ces raisons que je suis tombée amoureuse de ce métier.

LC : L'art trouve-t-il du sens en parvenant à faire réfléchir ?

MK : Il existe une phrase de Picasso qui dit : "Ce que je pense d'un tableau n'est pas important, ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce que les personnes en pensent." Donc, j'aimerais que pendant quelques minutes, le public aille au bout de leurs émotions.

LC : Le mot de la fin ?

MK : Je suis très heureuse parce que je suis une artiste et mon art me donne une grande liberté. Quel que soit notre parcours, l'art nous sauve.

Fin Desorganisé,
à l'adresse Théâtre Louis-Journé,
Du 12 au 22 octobre



Mina Kavani, artiste libre

Entretien avec Maïa Bouteillet



I'm deranged
(© Mina Kavani)

Mina Kavani offre sa voix profonde à l'une des trois sœurs des *Fortereuses*, la très belle pièce de Gushad Shaheman. Elle prête aussi son fascinant regard à Zara, personnage tragique bloquée au seuil de l'exil, dans *Ancien oien* (Prix spécial du jury à la Mostra de Venise), film extraordinaire du grand Jafar Panahi, qui malgré les condamnations et les arrestations continue de tourner coûte que coûte. Deux



Mina Kavani au cinéma dans *Ancien oien* (2015), de Sepideh Farsi et dans *Aucun titre* (2012), de Jafar Panahi.

histoires puissamment politiques qui résonnent à plus d'un titre avec celle de la jeune actrice installée en France depuis 2010, où elle a suivi des études au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, et où elle vit désormais en exil. Mina Kavani est interdite de retour dans son pays depuis qu'en 2015, son rôle dans le film *Red rose*, de Sepideh Farsi, où elle apparaît nue, lui a valu l'opprobre des mollahs. La jeune artiste passionnée compte parmi celles qui incarnent avec force le mouvement « Femme, vie, liberté ». Tout comme sa consœur et amie Golshifteh Farahani, avec qui elle tourne *Lire Lolita à Téhéran*, adapté du roman d'Azar Nafisi par le réalisateur israélien Eran Riklis.

On la verra la saison prochaine, dans une mise en scène de Cécile Pauthe, adaptée du roman *Oui* de Thomas Bernhard, avec Claude Duparfait, à l'Odéon. Entretemps, il faut aller la voir et l'entendre dans *I'm deranged*, solo écrit et interprété par elle-même, à l'affiche du Off d'Avignon, et à l'autisme, au théâtre de l'Athénée, à Paris, où elle exprime avec urgence les rêves et les tourments d'une vie traversée par l'exil.

I'm deranged de Mina Kavani sera présenté le 11 juillet 2023 à 23h et le 12 juillet 2023 à 20h, au Festival Off d'Avignon, à la Manufacture, et au Théâtre de l'Athénée, à Paris du 12 au 22 octobre 2023.

UBU : Comment est né votre spectacle *I'm deranged* ? Quelle est l'origine de ce solo que vous avez écrit et que vous interprétez ?

Mina Kavani : J'ai quitté l'Iran pour poursuivre librement ma carrière loin de la censure et du foudard, à Paris, où je suis entrée au Conservatoire supérieur d'art dramatique. J'avais imaginé un endroit extrêmement fertile, un peu comme dans le film *Fame* d'Alan Parker, mais ce n'était pas comme cela — même si j'ai énormément appris dans la classe d'interprétation de Jean-Damien Barbin. En fait, ça a été un moment assez dur. C'est l'endroit où j'ai connu, pour la première fois, la solitude. Inévitablement, je me suis sentie exclue, alors qu'en principe je suis plutôt quelqu'un de solitaire... J'ai rencontré là un autre aspect de moi-même, et j'ai commencé à écrire des petits monologues. Je faisais aussi des montages avec des textes qu'on étudiait, comme si j'avais besoin — puisque ce n'était pas ma langue maternelle — d'en passer par ces autres textes pour inventer le mien. Plusieurs personnes m'ont encouragée. Je n'avais pas l'intention de devenir metteuse en scène mais je continuais mes monologues, même après le Conservatoire, tout simplement pour ne pas devenir folle. Puis, j'ai été sélectionnée pour jouer le rôle principal dans le long métrage *Red rose*, de la cinéaste iranienne Sepideh Farsi, elle-même en exil. J'ai voulu faire ce rôle parce que je suis tombée amoureuse de ce personnage de fille moderne et sauvage, à l'image de la véritable jeunesse iranienne, celle qu'en France vous découvrez aujourd'hui avec le mouvement « Femme, vie, liberté ».

Qu'entendez-vous par « sauvage » ? vous employez souvent ce mot...

Je veux dire libre ! Celle qui ne se soumet pas aux diktats. J'ai toujours été influencée par des actrices comme Maria Schneider, ou même d'ailleurs Romy Schneider mais sur un autre plan, ou encore Greta Rowlands, Aduni... Des actrices toujours un peu excessives, dans leur approche professionnelle comme dans leur vie. Peut-être que je me retrouvais un peu à travers elles. J'étais très jeune, j'avais seulement 22 ans quand je suis arrivée en France, je n'avais pas fini mon apprentissage... Dans le personnage de *Red rose*, il y a de ça : elle est créative, avec ses idées, sa façon d'être et de dire merde à la République islamique, ce qui n'est pas rien ! Être une fille marginale à Téhéran, ce n'est pas la même chose qu'être une fille marginale à Paris, vraiment pas ! Jamais je ne me suis dit j'ai envie de devenir marginale, rien ne me prédestinait à cela. Mais, quand le film est sorti, j'ai été attaquée par la presse iranienne qui m'a qualifiée de « première actrice pornographique iranienne » et c'est à partir de là qu'il m'a été interdit de retourner en Iran. C'est alors que j'ai commencé ma vie en exil.

Désormais vous êtes réfugiée ?

J'ai eu le statut de réfugiée puis j'ai obtenu la nationalité française mais cela ne change pas mon exil. L'exil est resté en moi, même si c'est bien de ne plus avoir ce passeport de réfugié qui provoquait les gros yeux des poli-

ciers à chaque fois que je passais une frontière... Et donc, j'ai continué à écrire ces monologues pour ne pas devenir folle, en me disant qu'un jour je voudrais en faire quelque chose, jusqu'à ce que ma mère croise celle du grand Krystian Lupa avec qui j'ai suivi deux stages. Lupa travaille énormément sur le sauvagement de l'acteur : pour lui, un acteur sans son sauvage, sans son feu, est un acteur bourgeois. Il fait travailler sur le monologue intérieur, cela faisait tellement longtemps que cela bouillait en moi, que ça ne demandait qu'à sortir ! C'est une rencontre qui a énormément compté pour moi.

Il y a eu trois rencontres fondamentales dans mon parcours d'actrice : d'abord mon oncle, Ali Rafii, immense metteur en scène en Iran qui m'a formée, puis Jean-Damien Barbin, mon professeur au Conservatoire de Paris qui m'a libérée de toutes ces chaînes de similitude qui étaient le résultat direct de la censure — il m'a questionnée sur qui j'étais vraiment en tant qu'artiste — et puis Krystian Lupa qui m'a permis de prendre mon envol. Ce sont trois personnes qui m'ont littéralement construites. À la fin du stage, Lupa m'a fortement encouragée à créer mon monologue. Puis, alors que nous étions en résidence à Marseille, avec Gushad Shaheman pour *Les Fortereuses*, à Montreuil, le lieu m'a fortement inspiré. J'ai adoré cet endroit, c'est ainsi que j'ai fait une demande de résidence d'écriture, qui a débouché ensuite sur une résidence de création. Je tiens à dire que la musique du spectacle a été écrite par le grand compositeur Siavush Amini, lui-même interdit de sortir d'Iran, créateur génial d'une musique électro très raffinée. Nous avons construit la musique à distance, pendant que j'étais à Marseille et lui à Téhéran.

Dans votre spectacle vous dites que dans votre pays, déjà, vous vous sentiez étrangère, qu'entendez-vous par là ? Pouvez-vous raconter comment vous avez commencé le théâtre ? Quelles étaient les conditions dans lesquelles vous viviez en Iran ?

C'est en France que j'ai découvert qui je suis réellement... J'ai eu la chance de grandir dans une famille d'artistes à Téhéran. J'y ai vécu une sorte de double vie un peu schizophrénique, dans le bon et dans le mauvais sens du terme, ce qui a construit l'artiste que je suis. J'ai grandi dans la République islamique où tout était noir, fermé, censuré, où la peur et l'angoisse existaient en permanence dans la vie quotidienne ; et, par ailleurs, je vivais dans une maison où mes parents voyaient tous les films occidentaux, en cachette. Ils écoutaient la musique occidentale, ils étaient très occidentalisés eux-mêmes donc, en fait, je menais une double vie. D'un côté, ça m'enrichissait mais, en même temps, j'étais toujours à l'écart de la société. À l'école j'étais très différente, je n'avais pas beaucoup d'amis, j'étais en décalage. Sur le moment, je n'étais pas consciente de ça, c'est plus tard, à Paris, avec le recul, que je l'ai réalisé. Ce décalage ne m'a jamais quitté ; je le ressentais à Téhéran et je l'ai ressenti en France, parce que j'étais l'étrangère quand j'ai commencé au Conservatoire qui n'était pas l'endroit le plus doux du monde.

Pour en revenir à l'Iran : à l'origine, j'ai suivi l'enseignement de mon oncle Ali Raffi, qui aujourd'hui est âgé, mais qui était un peu l'équivalent de Pastic Chéreau, il a formé près de quatre générations d'acteurs et d'actrices. Et quand j'y pense, c'est dingue ! À l'école on apprenait le Coran et le dernier testament de l'imam Khomeiny et, à la maison, puisque mon oncle habitait au-dessus de chez nous, j'avais accès à une extraordinaire université en cachette, à un conservatoire rien que pour moi. Il me parlait de Chéreau, de Mouchkine, de Beechi, de Tchekhov, il me montrait tous les films de tous les grands cinéastes, il me faisait des programmes Bergman, Hitchcock... Non, ma vie n'était pas normale du tout. Un jour, je ferai un film de tout ça !

Ali Raffi a vécu des dizaines d'années en France où il a travaillé avec Georges Wilson, Pierre Debauche, au TNP, dans des films de Varda, de Vadim... il est resté pour diriger le Théâtre de la ville de Téhéran et l'école d'art dramatique de Téhéran, puis il y a eu la révolution, il a été viré, il est reparti... Il a connu beaucoup d'allers-retours. Il était opposant du Shah mais aussi de la République islamique. Je me souviens d'une représentation où des hommes ont fait intrusion pour arrêter tout le monde, Ali Raffi a été condamné à deux ans de prison, il a arrêté de travailler, il a énormément souffert. J'ai grandi avec tout ça et j'ai vu à quel point il se battait pour poursuivre son art. Et puis il me parlait de ça, plus il m'a donné envie de partir faire mon art dans la liberté. Il a été comme un père pour moi, mon départ a été une déchirure pour tous les deux mais c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas rester, je ne pouvais pas supporter de voir, à la veille de la première, une sorte de comité de censure débattre pour couper tel passage, tel élément... Tu ne savais jamais quel spectacle tu allais jouer le soir de la première !

On a du mal, vu d'ici, à se représenter ce que cela signifie de faire du théâtre et des films en Iran, comment c'est possible de travailler dans un tel contexte ? Oui je pensais à ça en voyant le film *Leila et ses frères* de Saeed Roustaei. Faire du cinéma et du théâtre, c'est pour nous un besoin vital pour ne pas sombrer. Surtout le cinéma, il y a un lien très fort entre le cinéma et les Iraniens.

Qu'est-ce que vous a apporté votre expérience avec Jafar Panahi sur le film *Azou au zizi* ?

C'est l'une des expériences justement qui m'a ramenée à toutes ces questions-là. Je me suis retrouvée à Istanbul en Turquie à travailler à distance, avec un réalisateur interdit de sortir d'Iran alors que moi-même j'avais l'interdiction de revenir en Iran. La question de la frontière était permanente, c'était très tangible ! Il dirigeait tout par Zoom et ce qui est incroyable – voilà une autre grande leçon d'un maestro ! – c'est qu'au moment où il me dirigeait, j'étais très prise par l'émotion que suscitait en moi notre situation, alors que lui était extrêmement concentré sur ses objectifs. À un moment je pleurais, et il m'a reprise en me disant : je ne veux pas que tu pleures, Zara est une

femme forte ! Il ne se plaignait pas de ne pouvoir être là, il travaillait et était presque plus présent que s'il avait été là en chair et en os. Ses films sont interdits mais tout le monde les a vus. Jafar Panahi est très connu en Iran, à l'égal de Kiarostami. Mais ce qu'il subit c'est le quotidien de tous les artistes : devoir se battre pour s'exprimer, pour résister ! C'est constant ! Notre art est mêlé à des questions basiques de survie, et même quand tu sors du pays. J'en parle souvent avec Golshifteh Farahani, avec qui je tourne un film en ce moment. Nous ne pouvons pas être simplement actrices, nous sommes toujours prisonnières de la politique, de notre situation d'exil. Nous vivons en permanence avec ça. Ce que j'ai vécu enfant quand la police débarquait chez mes parents pour fouiller toute la maison, à la recherche d'alcool ou de films interdits, m'a marquée définitivement !

Vous reconnaissez-vous dans ce qui est dit dans *Les Fortereses*, le spectacle de Gurshad Shaheman dans lequel vous jouez ?

Pas au niveau des vies racontées : Gurshad parle de la génération de sa mère et de la vie à Tahrir, dans un milieu arabe, une toute autre culture que la mienne. J'ai grandi dans un tout autre contexte, d'une modernité extrême. Aujourd'hui, avec le mouvement actuel, on commence à comprendre, on peut imaginer une fille iranienne avec les cheveux courts roses ou bleus, il y a quelques années encore on avait une représentation plus clichée de la jeunesse iranienne... Culturellement ça n'a rien à voir, mais il y a des phrases incroyables qui résonnent très fortement dans ma tête et, chaque soir quand je joue, ça me déchire le cœur. Je joue Hominaz la plus jeune des sœurs, celle qui est restée à Téhéran. Elle a par exemple cette phrase extraordinaire sur la distance : « la question c'est la distance / l'immensité de la distance / elle n'est pas que géographique / elle ne se compte pas seulement en kilomètres / la route est jonchée d'obstacles / Les frontières, les visas, les tadelas / Les murs invisibles / Les milliers de kilomètres de barbelés déroulés en cercle concentrique sous un ciel de l'insupportable Europe / Je ne peux pas laisser mes enfants de l'autre côté de la ligne pour venir se réfugier ici / À choisir ma prison, je préfère rester avec les miens ». Ça me parle de toutes ces déchirures que je vis avec ma famille. Ou quand elle parle du décès du père... au début, j'avais énormément de difficulté à dire ce texte parce que ça fait partie de ma hantise que mes parents meurent en Iran sans que je puisse retourner là-bas.

Les Fortereses, c'est aussi un hommage aux femmes d'Iran, le spectacle créé en 2020 a été rattrapé par le mouvement actuel. Est-ce que vous pensiez que ça pouvait arriver ?

Je n'ai pas commencé le mouvement « Femme, vie, liberté » il y a six mois. « Femme, vie, liberté », ça fait 12 ans que ça dure pour moi. Les Iraniens avaient peur de ça et les Français avaient une image complètement déformée de l'Iran. Quand j'ai joué *Red rose*, je n'ai pas seulement été attaquée par le gouvernement mais aussi par beaucoup d'intellectuels iraniens qui trouvaient

choquant que je me démode. Aujourd'hui, je reçois des messages de félicitations de personnes qui semblent religieuses, certains qui m'insultaient il y a sept ans. Aujourd'hui ça s'appelle Femme vie liberté, mais ça fait longtemps qu'elles se battent pour leur liberté, les femmes iraniennes. Ce qui a changé, c'est que maintenant le monde entier le sait.

Est-ce que vous vous sentez une responsabilité vis-à-vis d'elles ? Avez-vous l'impression d'être une porte-parole ?

Non, je suis ce genre de statut. Qui suis-je pour être porte-parole ou pour être un symbole ? Je suis simplement mon chemin et s'il inspire la jeune génération surement, mais jamais je n'ai voulu faire *Red rose* pour mar-

quer l'histoire du cinéma iranien ou pour être la première femme iranienne qui s'est dévoilée. Je voulais juste être dans ma vérité. Je ne veux pas être une artiste exilée mais juste une artiste. J'ai aussi envie de m'exprimer à travers d'autres personnages mais peut-être me faut-il faire le deuil de tout ça et peut-être que mon solo *I'm deranged* va m'aider à surmonter tout ça.

En 2014, la metteuse en scène strasbourgeoise Barbara Huot m'a proposé de jouer la grande figure d'Ingeborg Bachmann, la poétesse autrichienne, qui, elle aussi, était très engagée et qui a connu l'exil : ça reste l'une de mes plus belles expériences artistiques. Je me suis énormément reconnue dans ce rôle parce qu'il est question d'une femme, d'un être humain, au-delà de la question des origines. ■

Mina Kavani, a free artist

Interview with Maia Bouteillet

Mina Kavani lends her deep-velveted voice to one of the three sisters in Gurshad Shaheman's remarkably beautiful play *Les Fortereses* (Fortresses). And also her fascinating expressiveness to the tragic character Zara, blocked on the brink of exile in the extraordinary film *No Bears* - awarded the Special Jury Prize at the Venice Film Festival - by the great film director Jafar Panahi, who despite being convicted and arrested, continues to make films whatever the cost. Two powerfully political stories which, in more than one respect, echo the real life of this young actress who settled in Paris in 2010 where she trained at the Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (Paris National Drama Conservatory) and where she continues to live in exile. Mina Kavani has been banished from her country since 2015 - her role in Sepideh Farsi's film *Red rose* where she appears naked, resulted in her being censored by the mullahs. As a young passionate artist, she figures among those who fiercely embody the "Woman, Life, Freedom" movement. Just like her friend and colleague Golshifteh Farahani, with whom she is shooting the film *Reading Lolita in Tehran*, adapted from the novel by Azar Nafisi and directed by the Israeli Eran Riklis. Next season, we will be seeing her at the Odéon-Théâtre under the direction of Cécile Pauthe, in an adaptation of Thomas Bernhard's novel *Oui* (Yes) with the actor Claude Duparfait. Meanwhile, it's time to see and hear her in her solo *I'm deranged*, performed and written by her own hand. Scheduled at the Avignon OFF Festival, and then this autumn at the Athénée Théâtre in Paris, there is an urgency in the way she conveys the dreams and torments of her life marked by exile.

UBU : How did your play *I'm deranged* emerge? What are the origins of this solo piece that you wrote yourself and perform?

Mina Kavani : I left Iran so that I could pursue my career, far away from the veil and censorship, in freedom in Paris, where I was accepted at the Conservatoire supérieur d'art dramatique. I had imagined an extremely festive place, a bit like in Alan Parker's film *Fame*, but it wasn't at all like that - even though I learnt a great deal in Jean-Damien Barbin's acting class. In fact, it was quite a difficult period for me. This was the place where, for the first time in my life, I felt lonely, isolated and excluded, even though, in theory, I'm

more of a radiant person. So there I discovered another side of myself and I began to write short monologues. I also made mountains out of molehills with the texts we would study, as though I needed - since this wasn't my mother tongue - to go through other texts in order to invent my own. A number of people encouraged me. I had no intention of becoming a theatre director but I continued with my monologues anyway, even after the Conservatoire, quite simply so that I wouldn't go mad. Then I was chosen to play the main role in the feature film *Red rose* by the Iranian film director Sepideh Farsi, who is herself in exile. I wanted to play this part because I fell in love with the character who is

I'm dragged.
(© Misa Kasani)



a wild and modern young girl, so representative of real Iranian young people, the ones you're discovering today in France with the movement "Woman, Life, Freedom".

What do you mean by "wild"?, you often use this word.

I mean free-spirited. A girl who doesn't submit to tyranny. I've always been influenced by actresses like Maria Schneider, or even for that matter, by Romy Schneider, but on another level, or otherwise Gena Rowlands and Adhara. Actresses who are always a bit over-the-top, in their approach to their professional life as much as their real life. Maybe I recognised myself a little through their lives. I was very young, only twenty-two when I arrived in France, I hadn't finished my learning process. We can see that in the character in *Red rose* - she has integrity, defending her desires and the way she is and telling the Islamic Republic to go to hell, which is already something considerable. Being a non-conformist young woman in Tehran, is not the same as being a non-conformist young woman in Paris, that's for sure! I never ever said to myself I want to become a non-conformist. I never thought I would end up like that. But when the film came out, I was attacked by the Iranian press who qualified me as "the first Iranian porno actress". And from that moment onwards, I was forbidden to go back to Iran. So that's how my life in exile started.

Since then you have become a refugee?

I got refugee status and then French nationality, but that doesn't change anything about me being in exile. Exile is part of my being, even though it's a good thing to no longer have that refugee passport that made police look disapprovingly at me each time I crossed a border. And so, I kept on writing these monologues so that I wouldn't go mad, and I kept saying to myself that one day I would want to do something with them, until my path crossed Krystian Lupa's with whom I did two workshops. Lupa works a great deal on the untamed side of the actor. For him, an actor without his untamed side and without his insane side, is a bourgeois actor. He gets people to work on their inner monologue and for such a long time all this had been brewing inside me, it was just asking to be let out! It's an encounter that has meant a lot to me.

I have met three different people that have had a fundamental influence on my development as an actress. Firstly there is my uncle Ali Reza who is a fabulous theatre director in Iran and who trained me. Then Jean-Damien Barbin, my teacher at the Conservatoire de Paris, who freed me from all my chains of shyness which were a direct result of censorship. He made me question myself as to who I really was as an artist. And lastly, Krystian Lupa who gave me the wings to fly. These are the three people who literally shaped me into who I am. At the end of the workshop, Lupa strongly encouraged me to stage my monologue. Afterwards when we were in residence in Marseille with Ghorshad Shahman for Les Foreresses at the Montevideo Theatre Centre, I was greatly inspired by this venue. I absolutely loved the place and that's how I applied for a writer-in-residence program which then led to a rehearsal-residency. I would like to say that the music for play was written by the great composer

1 Kyiv

2 Dossier

3 Author

4 Focus

5 Images

6 Homage

7 Publications

Siavash Amini, who in his case, is forbidden to leave Iran. He creates absolutely fantastic highly sophisticated electro music. The music was created by distance working with myself in Marseille and him in Tehran.

In your play, you say that already in your own country you felt an outsider. What do you mean by that? Can you tell us how you began theatre? What kind of conditions did you live in Iran?

I discovered who I really am in France. I was lucky to grow up in Tehran in a family of artists. I led a sort of schizophrenic double life, in both the positive and negative

Raffi. He's now a very old man, but he used to be more or less the equivalent of Patrice Chéreau, training almost four generations of actors and actresses. It's crazy when I think of it! At school we would learn the Coran and the last legacy of the Imam Khomeini, whereas at home, since my uncle lived on the floor just above us, I had access to an extraordinary hidden university and to my own personal Conservatoire. He would tell me all about Chéreau, Mnouchkine, Brecht and Chékhov. He would show me films by all the greatest film-makers. We would have a Bergman cycle, Hitchcock cycle etc. No, I really didn't have a normal life. One day, I'll make a film about it all!



I'm dragged.
(© Mika Kozani)

sense, which made me the artist I am today. I grew up in the Islamic Republic where everything was dark, narrow-minded and censored, and where fear and anguish were a permanent element in daily life. And then, on the other hand, I lived in a house where my parents would watch all the films from the West in secret. They would listen to Western music and they were very westernised themselves, so in fact I led a double life. On the one hand I was enriched by all this, but at the same time I was always aside from society, I was very different from others at school. I didn't have many friends. I wasn't on the same wavelength. At the time, I wasn't aware of it, and it wasn't until much later in Paris, looking back at all this, that I realised. This feeling of being out of step has never left me. I felt it in Tehran, and I felt it in France, because I was a foreigner when I began the Conservatoire and it wasn't the most pleasant place in the world. To get back to Iran, I started my training with my uncle Ali

Ali Raffi had lived in France for a couple of decades where he worked with Georges Wilson, Pierre Debauche, at the TNP (Théâtre National Populaire) and in Agnès Varda's films and Roger Vadim's. He came back to direct the City Theatre of Tehran and the Tehran School of Dramatic Art, but then the revolution broke out, he was fired and left again. He kept having to come backwards and forwards. He was opposed to the Shah, but also to the Islamic Republic. I remember a performance when some men burst in to arrest everyone. Ali Raffi was sentenced to two years in prison, he had to stop working and all this caused him much suffering. This is what I grew up with, and I saw just how much he had to struggle to pursue his art. And the more he told me about this, the more he inspired me to go somewhere where I could practise my art freely. He was like a father to me, and when I left, it was heart-breaking for both of us, but I couldn't help it, there was no way I could stay there. I just

couldn't bare seeing, as the first night would approach, some kind of censorship committee who would bunt in to cut such and such a scene, or this or that part. You never knew which play you would be performing on the first night!

It's hard for us, from our position in the West, to imagine what it really means to perform on stage and make films in Iran. How can it be possible to work in such a context?

Yes, I was thinking about that when I saw Saeed Roustayi's film *Leila's Brothers*. Acting on stage or on screen is a vital necessity for us to keep our head above water. Especially film. There is a strong attachment between Iranians and film-making.

How did working on Jafar Panahi's film *No Bears* contribute to your experience?

It's precisely one of my experiences that brought me face to face with these questions. There I was in Istanbul, Turkey, distance working with a film director banned from leaving Iran, whereas I myself was banned from returning to Iran. These issues concerning the border were permanently present and extremely tangible! He directed the whole film via Zoom, and what was incredible was that – and here is another masterpiece from a maestro! – in the moments he would be directing me, I would become very emotional because of the situation we were in, whereas he would be extremely concentrated on his objectives. At one point I was crying and he made me do the take again and said: I don't want you to cry, Zara is a strong woman! He didn't complain about not being able to be there, he would just work and he was almost more present than he would have been in flesh and blood. His films are banned but everyone has seen them. Jafar Panahi is very well known in Iran just as much as Gharostami is. But what he has to endure, is the daily list of any artist: having to fight to express himself and just to exist! It's never ending! Our art is entangled with basic questions of survival, even when you have left the country. I often discuss this with Golshifteh Farahani, whom I'm shooting a film with at the moment. We cannot be merely actresses, we remain prisoners of the political situation and our exile. We have to live with it permanently. What I lived through as a child, when police would suddenly turn up at my parent's house to search the place for alcohol or illegal films, has affected me for the rest of my life!

Do you recognize yourself in the story of Gharshad Shaherman's play *Les Forteresses* in which you perform?

Not when it comes to the life stories he deals with. Gharshad talks about his mother's generation and life in Tabriz, in an Azerbaijani community, which is a completely different culture from mine. I grew up in a totally different extremely modern context. Nowadays, with the movement that is gaining ground, people are beginning to understand and can imagine an Iranian young girl with short pink or blue hair. Not so many years ago, people still had a cliché image of the young Iranian generation. So, on a cultural level, it has nothing to do with my life, but there are some incredible lines that resonate deeply in my mind and every evening

when I act my part, they break my heart. I play the youngest sister Hormaz, the one who has stayed in Tehran. For example she pronounces these extraordinary lines about distance: *'It's a question of distance/ the immensity of distance/ not only geographical/ that cannot be counted only in kilometres/ the path is strewn with obstacles/ borders, seas, padlocks/ invisible walls/ thousands of kilometres of barbed wire rolled in concentric circles around inaccessible Europe/ I can't leave my children on the other side of the line to come here and shut myself away/ If a prison I must choose, I prefer to stay with my loved ones'*. I can relate to that and all the heartbreak I suffer with my family. Or when she talks about the father's death – at the beginning I found it so terribly difficult to say the lines because it echoes my obsessive fear that my own parents will die in Iran without me being able to return.

Les Forteresses is also a tribute to Iranian women. The play, which was first staged in 2020, has been overtaken by the movement we have today. Did you imagine that this could ever happen?

I didn't begin the movement "Woman, Life, Freedom" six months ago. For me it has been going on for the last twelve years. Iranians were scared of it, and French people had a totally inaccurate image of Iran. With my role in *Red rose*, I was attacked not only by the government but also by many Iranian intellectuals who found it shocking that I took my clothes off. Nowadays I receive messages with congratulations from people who seem to be religious, some of whom insulted me seven years ago. Today it's called Woman, Life, Freedom, but Iranian women have been fighting for their freedom for a very long time. The difference is that now the whole world knows about it.

Do you feel you have a responsibility towards these women? Do you get the impression you are a spokeswoman?

No, I avoid this kind of status. Who am I to be a spokeswoman or a symbol? I'm just making my way, step by step, and if it inspires the younger generation, so much the better, but never did I think of making *Red rose* to leave a mark on the history of Iranian film, nor to be the first Iranian woman to show what she was made of. I just wanted to be true to myself. I don't want to be an artist in exile, but just an artist. I would also like to express myself through other kinds of characters, but perhaps I must first come to terms with all this and maybe my *I'm dragged* will help me get over it all.

In 2014, the theatre director Barbara Hutt from Strasbourg offered me the role of the great figure in Avastrian poetry Ingeborg Bachmann, who was also a person of great integrity and had been exiled. It still remains one of my greatest artistic experiences. I could fully recognise myself in this role because we were dealing with a woman, a human being, that goes beyond these questions of origin. ■

I'm dragged by Mika Kozani will be presented 11 July 2023 at Z3H and 12 July 2023 at Z3H, at the Théâtre de Manufacture during the Festival Off d'Avignon, and then at the Théâtre du 13bis, in Paris from 12 to 22 October 2023.



© AURÉLIE POLLET

DE TÉHÉRAN À PARIS

ACTRICE DU MONDE

Mina Kavani n'est pas juste une « actrice iranienne engagée », ni une « comédienne exilée ». C'est une femme, libre, une interprète que l'on a notamment pu voir dans Aucun ours, le dernier film de Jafar Panahi.

Darya Djavahery-Farsi

C'est à Téhéran, dans la vieille maison familiale des Kavani, qu'a grandi Mina. Elle évoque la vaste demeure aux allures de phalanstère, ouverte sur un jardin, dont chaque étage était occupé par une partie du clan. Le rez-de-chaussée, c'est le domaine de Mina et Mani, son frère jumeau, leurs chambres séparées par un couloir. Chez Mani, c'est la fête permanente. Tous les soirs, il se déchaîne à la batterie, entouré d'une bande de musiciens, pour des jam-sessions très arrosées qui s'achèvent souvent tard dans la nuit. Le premier étage est beaucoup plus calme. S'y trouvent les appartements de l'oncle de Mina, Ali Raffi, metteur en scène de théâtre de renom. Là, entre les murs d'une chambre tapissés de livres, on parle de Garcia Lorca, de Mnouchkine, de Brecht. Au deuxième étage, l'appartement des parents de Mina avec sa chambre de petite fille. Tous les matins, alors que les enfants se préparaient pour aller à l'école, les parents écoutaient Vivaldi ou Bob Dylan, un mix éclectique de musique. Et au troisième étage, entre les étoiles et la terrasse, dort Maryam, la grande sœur de Mina.

C'est dans cet univers clos que s'est forgé le destin de l'actrice, là qu'elle a trouvé les premiers modèles qui devaient décider de son avenir. Et d'abord sa mère, Tahereh, originaire d'Ispahan, pommettes saillantes et sourire éclatant. « Elle est plus belle que moi, affirme Mina. Si elle avait été actrice, elle aurait sans doute été comparée à Sophia Loren. » Seulement voilà Tahereh n'a pas pu. Elle avait pourtant rêvé de théâtre depuis l'enfance, mais son père s'y est toujours opposé fermement. Sur une vieille photo, on peut la voir grimée en garçon, chapeau melon et moustache. Malgré l'interdit paternel, Tahereh s'est présentée au concours d'entrée de la section théâtre de l'université de Téhéran, en parallèle de ses études en sciences sociales. Son interprétation dans *La Mouette*, de Tchekhov, ayant convaincu le jury, elle y a été admise. Un temps, elle en a suivi les cours en secret avant de se résigner. « Son père, mon grand-père, n'était pas religieux ou fanatique. Mais, à l'époque, la perception du métier d'acteur était très différente. Il lui a dit : "Je t'en prie, étudie tout ce que tu veux, mais pas le théâtre !" »

Même très privilégiée, la famille Kavani subit les conséquences des bouleversements ●●●



Mina Kavani, *Autoportrait*.

qui agitent l’Iran après l’instauration de la République islamique, en 1979. Durant la guerre Iran-Irak, dans les années 1980, elle s’installe brièvement en France pour échapper aux bombardements que subit Téhéran. De retour en Iran, les membres de la famille se réfugient tous les soirs dans la chambre des parents aux fenêtres calfeutrées par de grands draps noirs. La journée, Mina fréquente d’abord une école privée, puis rejoint un lycée public où, dit-elle, elle est « le cancre de [sa] classe ». Elle se coupe les cheveux elle-même et sème la zizanie en cours de religion. « J’étais déjà révoltée », commente-t-elle sobrement. Alors que Mina évoque ces années difficiles, le visage de sa mère, Tahereh, se ferme. « Je me dis maintenant que ça a dû être très dur pour Mina à l’époque, à l’école. Elle devait sûrement être amenée à mentir sur notre vie à la maison. Cela devait être pénible pour une fille de son âge. Notre maison était comme un monde parallèle, elle était coincée

Jeune, Mina Kavani est fascinée par l’ombre, par les femmes intenses et tourmentées.

entre notre liberté à l’intérieur, et le monde corseté à l’extérieur. »

Jeune, Mina est fascinée par l’ombre, par les femmes intenses et tourmentées. À 15 ans, elle regarde sans cesse *Camille Claudel* de Bruno Nuytten et dévore Sylvia Plath, au grand dam de sa mère qui s’inquiète qu’une si jeune fille soit fascinée par la pensée d’une écrivaine qui a mis fin à ses jours. Après l’avoir vu jouer, son oncle Ali la met en garde : « *il faut que tu ériges un mur*

entre le jeu et la vie. C’est beau... Mais il ne faut pas que tu te brûles. »

L’oncle Ali est l’autre figure tutélaire qui devait décider du parcours de Mina. Enfant, elle lui rendait visite chaque jour, pour de longs échanges centrés sur la littérature ou le théâtre. « Ali Raffi a été comme mon mentor. Les soirs de fête, je finissais presque toujours par me réfugier chez lui, au premier étage. Quand il partait en voyage j’étais prise d’une tristesse infinie. » Ali parle couramment français, langue qu’il a étudiée à la Sorbonne, à Paris, dans les années 1960. Jeune acteur, il a joué dans les films d’Agnès Varda. Il est l’image d’un Iran ouvert sur le monde, au moment où le pays se ferme aux influences occidentales impies.

C’est cette réalité que découvre Mina lorsqu’elle est admise à l’université de Téhéran. Là, elle se retrouve dans un univers artistique bridé, censuré. « On avait un cours de théâtre tout entier consacré au testament de Khomeyni. » Elle s’arrête, comme pour prendre la mesure de l’aberration, avant de répéter, abattue, « le testament de Khomeyni ! » Découragée, Mina quitte l’Iran pour la France, où elle rejoint le conservatoire de Paris. Lors de sa première année de théâtre, on lui demande d’écrire un texte à partir de la *Divine Comédie* de Dante. La partie à traiter est décidée par tirage au sort. Mina tombe sur le paradis... Dans sa bibliothèque, l’actrice a soigneusement conservé tous les textes et tous les livres qu’elle a étudiés. Sa mère, Tahereh, raconte que lorsqu’elle devait passer son examen de fin de lycée, Mina cachait des textes en français derrière la couverture de ses livres d’école. « Je n’y comprenais rien, avoue-t-elle l’œil brillant. Je devais traduire mot à mot, donc cela n’avait pas de sens, mais je voulais comprendre. » Mina va finir par comprendre.

Sur la vidéo de sa performance de fin de deuxième année de conservatoire, inspirée d’écrits de Georges Ribemont-Dessaignes, un artiste dada, on peut voir Mina de dos, debout sur une table face à une foule. Elle martèle, sourire au coin des lèvres : « Moi, je ne suis pas obéissante ! » Le ton monte. Mina serre le poing sur sa poitrine, les mots sortent crescendo alors qu’en fond, la chanson *Reckoner* de Radiohead enfle et s’étend comme une vague. « Je suis seule, sans personne au-dessus de moi, je ferai de mon pouvoir l’usage qu’il me plaît. Je suis libre ! Je suis puissante ! » Mina tourne, virevolte, comme si elle voulait s’échapper de son enveloppe terrestre. Elle conclut : « Être libre n’est rien, mais la liberté c’est tout. »

La salle est saisie. Après un instant de silence, une voix rauque et chaude retentit : « Bravo ! » La caméra sursaute puis coupe. Cette voix, c’est

celle de Jean-Damien Barbin, grand acteur de théâtre français, professeur de Mina au conservatoire, ami et mentor ou, comme le dit Mina : « maître ». En persan, un même mot, *ostad*, désigne à la fois le professeur et le maître, mais Mina précise qu’elle l’entend dans l’acception

Au conservatoire, Mina n’a pas seulement appris le jeu, mais aussi l’écriture. Désormais, elle raconte ses propres histoires, fait entendre sa voix singulière.

française. Jean-Damien est quelqu’un qui n’a pas peur de se brûler, de jouer avec la démesure lorsqu’il travaille avec des metteurs en scène comme Olivier Py et Frank Castorf. Lui qui s’expose tout le temps sur scène a protégé Mina, et lui a appris à se préserver, à trouver un équilibre dans sa performance. « Jean-Damien est hors du système, il ne construit pas une carrière, il est ancré dans la vie ! Ma rencontre avec lui a été décisive. Il m’a aidée à comprendre quel genre d’artiste je veux être. Il m’a formée. » Elle mime avec ses mains un sculpteur travaillant l’argile. Grâce à lui, elle découvre les textes de Maurice Maeterlinck, un coup de foudre théâtral.

Si Mina a toujours dessiné, au conservatoire, elle commence à peindre. Avec passion. Quand ses parents viennent lui rendre visite à Paris pendant ses années d’études, ils s’affolent en découvrant ce qu’elle couche sur la toile. « Je peins l’intérieur des gens, dit-elle en souriant. Grâce au travail que j’ai fait au conservatoire et à ma rencontre avec Jean-Damien, je peux laisser parler ma part d’obscurité. Je suis sensible aux artistes entiers, ceux qui acceptent leur part de folie. Je n’ai pas honte de l’ombre, c’est un monde profond. »

En 2014 Mina choisit définitivement la route de l’exil. Elle joue dans le long métrage *Red Rose*, de Sepideh Farsi. Une histoire d’amour entre un cinquantenaire et une manifestante pendant le « mouvement vert », les protestations de 2009 suite aux élections présidentielles. Le film met en scène le conflit entre les générations tout autant que la lutte des femmes car le personnage principal, ●●



Mina Kavani, *Jean-Damien*.

Sara, joué par Mina, est perpétuellement révolté. L'un des films de référence que Sepideh conseille à Mina en vue du tournage est *New Rose Hotel*, d'Abel Ferrara, avec Asia Argento. Quand, dans une critique du film de Sepideh Farsi, Delphine Neimon compare le jeu de Mina à celui d'Asia, la jeune Iranienne exulte. « C'était une vraie récompense, de voir que les gens percevaient mon jeu, que j'étais vue comme une actrice. »

À cause de ce film, Mina ne pourra plus retourner en Iran. Bien que l'action se situe à Téhéran, le tournage a eu lieu à Athènes, en Grèce, et l'actrice était parfaitement consciente qu'en se montrant à l'écran sans voile et, plus encore, en apparaissant nue lors de scènes d'amour, elle brûlait ses vaisseaux. Si elle n'a pas hésité, c'est sans doute grâce au soutien indéfectible de sa mère. « Plus que tout autre, c'est elle qui a été à mes côtés. » Aujourd'hui Mina ne regrette rien. « *Red Rose* a été l'occasion d'une catharsis. À travers ce film, j'expurgeais toutes ces années d'enfermement sous le régime des mollahs. »

Dans le dernier film de Jafar Panahi, *Aucun ours*, l'actrice incarne une voix de l'exil. Son personnage, une actrice bloquée en Turquie, est pris en étau entre l'Europe et l'impossibilité de partir. « Jafar

*“Être réduite à mes racines
ou à mes convictions
politiques, je ne le vis pas
comme quelque chose
de bienveillant.”*

Panahi m'a filmée telle que j'étais. Il était très précis dans sa direction d'acteur, mais utilisait aussi mon vécu comme un support pour la véracité émotionnelle de la narration. »

En 2018 et 2019, Mina effectue deux stages auprès du metteur en scène polonais Krystian Lupa. Nouvelle rencontre, nouvelle révélation. Mina ressent une connexion artistique forte avec la méthode de Lupa, adepte d'un jeu très intense, mais minimal et contrôlé. Elle résume d'une phrase : « Il a changé ma vie d'actrice. » Très cinématographique, le travail de Lupa l'éloigne de la scène. « Grâce à lui, aujourd'hui, j'établis plus de contact avec le cinéma qu'avec le théâtre. Il y a une tempête et un tourment que je



Mina Kavani, *Tahereh*.

peux mieux exprimer au cinéma. Sur un travail centré sur le détail et l'imperceptible. »

Au conservatoire, Mina n'a pas seulement appris le jeu, mais aussi l'écriture. Désormais elle raconte ses propres histoires, fait entendre sa voix singulière. Dans son monologue sur scène *I'm Deranged*, Mina retrace son parcours, évoque ses souvenirs du Téhéran de son enfance, dit la douleur de l'exil. Pour elle, ce monologue est une synthèse, fruit mûr de son travail avec Jean-Damien Barbin et Krystian Lupa. À entendre le texte, on comprend que le choix de l'exil était le seul possible. Pour une actrice voulant vivre son art en Iran, il y a beaucoup trop de lignes rouges à franchir. « Ma famille, ma patrie, mes amours... je les ai tous sacrifiés à mes rêves. »

Après une série avec le réalisateur anglais Colin Teague, un exercice au long cours, un travail approfondi sur plusieurs mois qui lui rappelle l'intensité du théâtre, Mina a retrouvé Sepideh Farsi en février à la Berlinale, où a été invité le dernier film d'animation de la réalisatrice, *La Sirène*, dans lequel Mina prête sa voix au personnage principal, Omid, *espoir* en farsi.

« Mon déracinement est une expérience importante, une part de moi essentielle, mais je ne veux pas être réduite à n'être qu'une actrice

en exil. De même que, si j'ai travaillé dans des œuvres engagées, je ne suis pas, ou pas seulement, une “actrice engagée”. Quand on est une actrice et qu'on vient d'Iran, on est dans la révolte sans même l'avoir choisi. Même en s'efforçant de tenir la politique à distance, il est impossible d'y échapper. C'est un chemin par lequel il faut passer. » Difficile d'exister dans l'industrie du film occidental « Quand Romy Schneider jouait dans les années 1960, malgré son accent allemand, personne ne disait d'elle qu'elle était allemande, c'était une actrice française ! » Mina réfléchit, elle mordille sa lèvre, ses ongles, mais ne mâche pas ses mots. « Moi je suis une actrice issue du Moyen-Orient, certes. Mais être réduite à mes racines ou à mes convictions politiques, je ne le vis pas comme quelque chose de bienveillant. Les actrices iraniennes, afghanes, syriennes subissent toutes ce préjugé ! Pourquoi ne pourrait-on pas nous voir juste comme des interprètes ? C'est pour ça que je fuis ces étiquettes “exilées”, “engagées”. Aujourd'hui la révolution en Iran montre au monde que nous sommes puissantes et modernes. Qu'on ne nous offrira pas la liberté, mais que nous allons la prendre. » Son sourire fait briller ses yeux bleus. « Je suis déjà libre, je n'ai pas besoin qu'on m'offre la liberté. » ❸ ●●

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

Mina Kavani, l'exil au bord des lèvres

 loeildolivier.fr/2023/06/mina-kavani-lexil-au-bord-des-levres

13 juin 2023



Regard bleu azur, intense, présence magnétique, l'actrice téhéranaise vit depuis plus de sept ans en France. Elle a dû fuir son pays, quitter la terre de ses ancêtres, pour avoir joué cheveux et corps dénudés dans le long-métrage engagé de Sepideh Farsi, *Red Rose*. Vibrante sur les planches, lumineuse à l'écran, Mina Kavani porte au plateau, dans *I'm deranged*, qu'elle présente le 13 juin 2023 à la Friche de Belle de Mai, dans le cadre des Rencontres à l'Échelle, son histoire et ses fêlures. Une artiste à cœur ouvert !

© Laure Severi

Quel est votre premier souvenir d'art vivant ?

Mon premier souvenir, ce sont les répétitions de mon oncle Ali Raffi avec ses acteurs. Avant qu'ils ne commencent les répétitions officiellement, ils se retrouvaient chez lui et ils lisaient la pièce ensemble. Je montais alors les rejoindre – mon oncle habitait juste au-dessus de chez nous – et je les regardais travailler des heures et des heures...

Quel a été le déclencheur qui vous a donné envie d'embrasser une carrière dans le secteur de l'art vivant ?

Je pense que sans que je m'en rende compte je suis tombée amoureuse du théâtre en participant aux répétitions de mon oncle. J'avais 12 ans, il montait *Les Noces de sang* de Garcia Lorca. J'avais déjà pris ma décision, je voulais devenir actrice ou comédienne.

**Qu'est-ce qui a fait que vous avez choisi d'être artiste de l'éphémère ?**

C'est vital pour moi, si je ne le fais pas, je meurs... C'est le centre de ma vie, c'est ce qui me rend équilibrée.

Le premier spectacle auquel vous avez participé et quel souvenir en reprenez-vous ?

Il neige pas en Égypte monté par mon oncle... Au théâtre de la ville de Téhéran... Je me sentais au bon endroit, à ma place. J'étais heureuse et épanouie d'être à côté de tous ces acteurs magiques... C'est très étrange parce que c'était la première fois que je foulait les planches d'un théâtre, mais pour moi c'était comme la suite logique de quelque chose qui était déjà là au plus profond en moi...

Votre plus grand coup de cœur scénique ?

Krystian Lupa... Ce que je peux vivre quand je suis à côté de lui ça vient d'un autre monde, je n'ai vécu ça qu'avec lui, j'ai même découvert des choses en moi dont je n'étais pas consciente... Je me dépasse, c'est un magicien, aucun endroit, je suis aussi proche de moi-même... C'est un grand-maître et je suis très très heureuse que mon chemin ait croisé le sien...

Quelles sont vos plus belles rencontres ?

Krystian Lupa... et Abel Ferrara que j'ai rencontré à Rome. J'en étais très bouleversée.

En quoi votre métier est essentiel à votre équilibre ?

Ce métier me permet de rester vivante, de continuer à respirer et de ne pas souffrir. C'est

un ballon d'oxygène, ce sont les moments où je suis vraiment heureuse. J'ai besoin de m'exprimer à travailler l'art sinon j'étouffe !

Qu'est-ce qui vous inspire ?

LA VIE !

De quel ordre est votre rapport à la scène ?

Passionnée, douloureuse, vitale.

À quel endroit de votre chair, de votre corps, situez-vous votre désir de faire votre métier ?

Dans mon cœur, dans mes poumons, là où je respire.

Avec quels autres artistes aimeriez-vous travailler ?

Krystian Lupa, Leos Carax, Abel Ferrara, Arnaud Desplechin, Paolo Sorrentino, beaucoup dans le cinéma quand même ! Mais la liste est longue...

À quel projet fou aimeriez-vous participer ?

Ce sont souvent des films dont les réalisateurs sont même plus vivants... Ça m'arrive beaucoup de me dire, j'aurais bien voulu être dans tel film... Mais en ce qui concerne le théâtre, je pense que j'ai une faiblesse pour le théâtre polonais, pour toujours Lupa, mais aussi Warlikowski. J'aime beaucoup aussi l'univers de Castellucci, même si c'est très art plastique, mais j'aimerais faire partie d'un de ses tableaux...

Avez-vous des lieux de prédispositions pour créer vos spectacles ?

Non, mais il y a un endroit où je suis plus attirée pour travailler, je suis très sensible aux énergies des lieux, je choisis souvent parce que je sens un endroit...

Votre art est hybride, qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

Ma vie est hybride, donc forcément mon art est hybride. Je suis déchirée entre deux pays, deux langues, deux cultures. La vérité, c'est que je n'appartiens à nulle part, à aucun pays ! Je ne me considère même pas comme un exilé parce que je n'appartiens à personne et à aucun pays !

Par contre, je pourrais être prisonnière de mon désir pour la liberté... Tout ça fait qu'il y a un mélange dans ce que je pourrais créer.

Si votre vie était une œuvre, quelle serait-elle ?

Le Cri d'Edward Munch.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

I'm deranged de Mina Kavani

Les Rencontres à l'Échelle

Petite Salle de La Friche de la Belle de Mai

41 Rue Jobin

13003 Marseille

Accueil > Régions > Edition Vaucluse

Festival Off : Mina Kavani, "Ce spectacle, c'est mon deuil avec l'Iran"

Par La Provence Margaux Housier

Publié le 11/03/22 à 19:07



Photographie de Margaux Housier

Avignon

Actrice et comédienne iranienne, elle est exilée en France depuis une dizaine d'années. Elle présentait pendant deux jours son seule en scène, "I'm Deranged", à la Manufacture. Entretien avec Mina Kavani, artiste en soif de liberté.

Vous avez quitté l'Iran pour intégrer le théâtre au Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris avant d'immigrer, plus tard, en France. Quel est votre parcours ?

J'étais une actrice en Iran, et comme beaucoup, je fuyais la dictature, le foulard, le manque de liberté et la censure. J'ai décidé de quitter l'Iran, et je suis venue ici à 22 ans pour faire le conservatoire de Paris. En sortant du conservatoire, j'ai joué le premier rôle d'un long-métrage, "Red Rose". Au moment où le film est sorti, j'ai été attaquée par le gouvernement iranien. À partir de ce moment-là, je ne suis plus jamais retournée en Iran.

Quel a été votre premier contact avec la scène ?

Je viens d'une famille d'artistes. Mon oncle, Ali Raffi, est un très grand metteur en scène en Iran. Donc je participais toujours aux répétitions avec ses acteurs... Et finalement, à 17 ans, je suis allée sur scène. Je l'ai convaincu de me laisser passer l'audition pour jouer dans son spectacle nommé "Il ne neige pas en Égypte", qui était quelque part un clin d'œil politique à la situation en Iran.

Vous avez grandi sous la république islamique d'Iran, que vous quittez à 22 ans. Votre manière d'exprimer votre art a-t-elle changé depuis votre arrivée en France ?

Absolument. Je ne suis pas la même actrice que j'étais en Iran, je n'ai pas les mêmes rapports avec les mots. En Iran, j'étais une jeune fille, très lumineuse, très énergique. À Paris, j'ai connu l'exil, la solitude, l'immigration, j'ai connu le choc des deux cultures. Je joue dans une autre langue. Tout ça m'a donné petit à petit des couches que j'ai ajoutées à mon jeu. Mon univers artistique a complètement changé.

Mais en même temps, lorsque j'étais à Téhéran, j'ai toujours été passionnée des mêmes artistes, que ce soit dans la musique, dans la peinture, dans le cinéma, des actrices qui m'ont inspirée que je suis aujourd'hui. Donc j'avais un univers quand même très clair en moi, mais que je ne connaissais pas vraiment. Mais c'est après que j'ai été formée à Paris, après tout ce que j'ai appris dans l'art, que je me suis rendue compte du monde auquel j'appartiens.

Justement, cet exil, comment s'est passée votre arrivée à Paris très concrètement ?

Je suis venue ici pour faire le Conservatoire. J'avais un visa d'étudiante, je n'étais pas du tout réfugiée, sauf qu'au moment où le film est sorti, j'ai fait une demande de réfugié politique. Deux ans après, j'ai fait ma demande de nationalité, mais je ne peux toujours pas retourner en Iran.

En 2015, au moment de la sortie de ce film "Red Rose", vous recevez une vague de haine des médias iraniens pour des scènes sans voile, et vous êtes contrainte de quitter votre pays. Comment avez-vous décidé que ce message sur la liberté des femmes était plus important que votre vie en Iran ?

Quand je décide de jouer dans un film ou dans un spectacle de théâtre, je ne me dis jamais "je veux défendre ça" ou "je veux être porte-parole des femmes". Jamais, jamais, jamais dans ma vie. D'ailleurs, j'évite ces étiquettes le plus possible. Même quand on me dit féministe, je n'aime pas ça parce que je dis que j'ai tout simplement été une jeune femme, artiste, actrice qui cherchait la liberté, c'est tout. Je ne me rendais pas compte que l'acte que je faisais, modestement, a été extrêmement courageux. Je ne suis plus du tout capable de faire ça aujourd'hui.

Je me sentais en prison en Iran avec toutes ces règles. Je me souviens un jour que je me suis dit "Si je renonce à mes rêves artistiques et que je reste en Iran, je souffrirai toute ma vie".

En 2014, quand j'ai joué dans "Red Rose" qui est sorti en 2015, je ne savais pas que sept ans après, il va y avoir un mouvement qui s'appelle "Femme, vie, liberté."

Des fois, quand les journalistes me posent la question "Alors, les femmes, vie et liberté ?", je dis "non, détrompez vous". Femme, vie et liberté, je ne l'ai pas commencé il y a un an. Je l'ai commencé il y a dix ans. Le moment où j'ai dit "non" à la république islamique, où j'ai dit non à la dictature, je pense que j'étais dans un profond mouvement de "Femme, vie, liberté". Mais par contre, je fuis toutes ces étiquettes, toutes ces cages, les cases de féministe, d'activiste. Je suis une artiste qui cherche la liberté, c'est tout.

Dans une interview, vous racontez que vous n'avez jamais voulu vous intéresser à la vie politique. Pourtant, vous y êtes ramené dans tous vos films ?

Oui, pour l'instant, en tout cas. C'est un peu le cas de mon amie Golshifteh Farahani. Quand elle était en France, elle ne jouait que les Kurdes, des Afghanes... Elle a dû jouer beaucoup, beaucoup pour dire "Écoutez, je suis une actrice, foutez-moi la paix avec tous ces clichés de l'Orient." Et pour l'instant, c'est comme ça qu'on me voit. J'ai réussi à fuir une cage de la République islamique. Maintenant, je suis dans la cage du regard un peu exotique, cliché, des Occidentaux sur les Orientaux, qui est une immigrée, une réfugiée. Mais je réussirai bien à en sortir.

C'est votre objectif ?

Oui, tout à fait. D'ailleurs, ce spectacle, c'est mon deuil avec l'Iran et que ça sera la dernière fois que je parle de l'Iran et de l'exil. Après, je ne vais plus parler de ça parce que c'est un chapitre qui est fermé. La vie continue et je ne veux pas être enfermée dans cette chose exotique pour les journaux, pour les journalistes, pour les Occidentaux. Je veux être un être humain libre.

Depuis un an, vous présentez votre pièce, l'm Deranged. D'abord, pourquoi ce titre ?

Quand j'étais en Iran, j'étais obsédée par le fait que comme beaucoup de la jeunesse iranienne, on passe notre vie à penser à partir. On vit en permanence dans nos fantasmes de cet ailleurs qui va nous rendre heureux. Et une fois qu'on part, que l'on est dans un autre pays, que ce soit la France, Berlin, New York, Londres, dans lesquelles j'ai tous mes amis dispersés, ils ne pensent qu'à Téhéran.

On finit par être des êtres un peu schizophréniques, on a un rapport avec le rêve, ce monde ailleurs qui va nous rendre heureux. C'est comme si on n'arrivait jamais à échapper à une sorte d'exil, que ce soit l'exil dans le pays ou l'exil à l'extérieur du pays. On est toujours dans une sorte de prison.

Alors, pourquoi ce titre « l'm deranged » ? Parce qu'un jour, j'ai écouté la chanson « l'm deranged » de David Bowie. Et tout d'un coup, je me suis dit "Mais en fait, l'm deranged, je suis dérangée. C'est exactement ce que nous sommes." On est dérangé à Téhéran, on est dérangé à Paris... En fait, on est dérangé tout le temps comme si on était condamné à notre destin, à une sorte de mal-être, que ce soit dans notre propre pays parce qu'on n'a pas de liberté, ou parce qu'on est loin de chez nous.

Vous avez commencé votre carrière par le théâtre avant d'entrer dans le monde du cinéma, pourquoi ce retour par la dramaturgie ?

Parce que, déjà, j'ai grandi dans le théâtre. Le théâtre, c'est mon endroit, ma source, ma maison. Après, c'est vrai que j'ai été beaucoup plus attirée dans le cinéma, surtout depuis que j'ai quitté l'Iran, alors que c'est un pays qui a une immense culture du cinéma. Mais je n'avais pas envie de faire du cinéma là-bas parce que je ne savais pas encore que j'étais révolutionnaire dans mon âme. Je renonçais à jouer avec le foulard devant la caméra. En venant en France, toutes les choses que j'ai vécues, que ce soit la solitude, l'immigration, j'avais ce besoin incroyable et très étrange de m'exprimer dans des dimensions beaucoup plus détaillées et plus petites. Dans le cinéma, on peut filmer toutes tes expressions des yeux et de ton visage. Dans le théâtre, on ne peut pas faire ça. Et moi, comme si mes émotions avaient dépassé la limite, je me suis dit, "c'est tellement fort que ça doit passer par le cinéma".

Mais après, j'ai décidé que ça soit un spectacle parce que j'avais envie que ça soit comme un cri. J'avais envie que ça soit comme une espèce de vomissement. Il n'y a rien de mieux pour ça que juste un acteur, une scène, un texte pour faire entendre ce cri. Je ne voulais pas le rendre plus sophistiqué que ça. Peut-être qu'un jour, j'en ferai un film. Qui sait ?

C'est votre deuxième festival d'Avignon, pourquoi présenter cette pièce autobiographique ici ?

J'ai eu cet honneur d'être invité pour le pavillon sur l'Iran (du 12 au 18 juillet, organisé avec le musée Angladon et le cinéma Utopia Avignon, NDLR), à la Manufacture. Ce n'était pas prévu, ni mon but. Mais lorsque j'ai vu le cadre dans lequel c'était, je me suis dit "Je ne peux pas dire non", parce que c'est important.

Vous avez écrit ce spectacle seule, ça a été un moyen cathartique pour vous de raconter votre exil ?

Oui, parce que je ne l'ai pas écrit pour devenir metteuse en scène, je l'ai écrit pour ne pas devenir folle. Donc, quelque part, c'est une espèce de thérapie.

Mais c'est plus que ça. Ça ne parle pas que de l'exil. J'avais envie que ça parle de dimensions plus philosophiques. Ça parle de beaucoup de nos fantasmes, de nos rêves, de nos mal-être et de nos bien-être, de cet aller-retour qu'on a en permanence dans notre vie, entre nos rêves et nos cauchemars.

C'est un spectacle intime et personnel, est-ce une façon de sortir du "rôle" qu'on vous donne de femme militante politique iranienne ?

Je ne me dis jamais "Je veux jouer ça parce que je veux apparaître militante" ou "Je ne veux pas faire ça parce que je veux m'éloigner de telle chose...". J'écris parce que c'est vital, parce que c'est comme respirer. C'est pour ne pas être étouffée.

La seule chose que j'avais envie de montrer, c'était surtout la vraie image de la jeunesse iranienne. Ça, j'y tenais absolument.

Vous participez à l'adaptation du roman "Lire Lolita à Téhéran", un récit engagé qui dénonce la censure iranienne, comment appréhendez-vous la réception de ce film ?

La réussite de ce film, c'est qu'il y a deux choses magiques et incroyables qui se passent. C'est la première fois que nous, les actrices exilées iraniennes, moi, Golshifteh Farahani et Zar Amir Ebrahimi, on est rassemblées dans un film alors qu'on a trois parcours complètement différents. Et en plus, nous sommes rassemblées dans le film d'un réalisateur israélien. Donc ça va un peu provoquer, je pense.

Mais j'espère d'abord que ça soit un grand film, un beau film, d'un point de vue cinématographique.

Quels sont vos projets futurs ? Plutôt théâtre ou bien cinéma ?

J'ai l'immense chance, bonheur et joie d'avoir collaboré avec Cécile Pauthe, la metteuse en scène, dans le projet de Thomas Bernhard intitulé "Oui". Au mois de novembre, nous serons au Théâtre National de Strasbourg avec cette pièce filmique.

Sinon, du 12 octobre au 22 octobre, nous jouerons "I'm Deranged" au Théâtre Louis-Jouvet (Paris). Je vais enchaîner avec un projet de cinéma avec la réalisatrice turque Gözde Kural. Ensuite, le projet de Cécile Pauthe sortira au Théâtre de l'Odéon au mois d'avril ou de mai. Et après, prendre un peu de vacances !

Pavillon du futur Iran

Du 12 au 18 juillet 2023

Conférences, projections et échanges

La Manufacture, Cinéma Utopia Avignon et musée Angladon

Programme entier sur <https://lamanufacture.org/programmation/pavillon-du-futur-iran/>



Mina Kavanir film Deranged Festival Off

ELLIOTT DORR

« I'm deranged », le chemin d'une femme à travers la dictature et l'exil

Depuis le 28 février et jusqu'au 4 mars, le festival le Cabaret de curiosités se pose sur le territoire. Ce soir à 19 h, sur les planches du Manège, un spectacle à ne pas manquer : « I'm deranged », de Mina Kavani.

MAUBEUGE. Dédié à la création contemporaine, le Cabaret de curiosités porté par les équipes du Phénix, scène nationale de Valenciennes et pôle européen de création, et du Manège de Maubeuge, scène nationale transfrontalière, initie des rencontres inédites autour d'une question d'actualité.

Sur la scène du Manège de Maubeuge, ce soir, le premier spectacle de Mina Kavani, l'artiste actrice de théâtre et de cinéma franco-iranienne : *I'm deranged* raconte la douleur et la vie suspendue, le chemin d'une femme à travers la dictature et l'exil. Avec la musique de Siavash Amiri, interdit quant à lui de quitter le territoire iranien, l'artiste nous fait entrer dans son cœur et sa tête.

ARRIVÉE À PARIS À 22 ANS

Parce que Mina Kavani rêvait d'un théâtre et d'un cinéma loin de la dictature et de la censure, elle a dû quitter son pays, l'Iran,



« I'm deranged » de Mina Kavani, sur la scène du Manège, ce soir à 19 heures. PHOTO INDIA LANGE

et comme toute une génération d'artistes, elle a rêvé d'ailleurs. Celle qui a commencé sa carrière en Iran est arrivée à Paris à 22 ans, est passée par le conservatoire d'art dramatique, puis en 2014, elle tourne un film réalisé par Sepideh Farsi, *Red Rose*, où elle tient le premier rôle féminin.

ACCUSÉE DE PORNOGRAPHIE

Elle y apparaît dénudée dans une scène d'amour, et est alors accusée par la République islamique de pornographie. Exilée depuis, elle partage, témoigne. Actuellement, elle parcourt le monde pour présenter le film *Aucun ours* de Jafar Panahi, cinéaste iranien, qui est retenu dans son pays. ■

Cette coproduction du Manège sera suivie de « Je crois que dehors c'est le printemps » de Gaia Saitta et Giorgio Barberio Corsetti à 21 h, à l'atelier renaissance de Maubeuge. Tarifs : 9 € ; 12 €. À 19 h, durée 1 h. Offre deux spectacles : 12 € pour « I'm deranged » et « Je crois que dehors c'est le printemps » ; www.lemanege.com ; billetterie@lemanege.com ; tél. : 03 27 65 65 40.

Cette Iranienne raconte sur scène la prison de l'exil

L'actrice Mina Kavani, vue notamment dans le dernier film de Jafar Panahi, joue pour la première fois le spectacle qui raconte son histoire au TU-Nantes, jusqu'à jeudi. Un récit très personnel.

Elle parle vite, ses yeux incroyablement clairs plantés dans les vôtres. Mina Kavani a beaucoup de choses à dire. Et une urgence à les exprimer. « Je savais que je devais vivre cette histoire », confie-t-elle.

Ce récit très personnel, qu'elle a écrit et joué sur la scène du TU-Nantes cette semaine, est celui de son exil. En 2015, l'actrice iranienne s'est en effet vu interdire de retourner dans son pays après avoir joué dans *Red Rose*, de Sepideh Farsi, un rôle qualifié de « pornographique » par la République islamique.

Avant même d'être réfugiée politique, Mina Kavani, venue en France dès 2010 pour étudier au Conservatoire national d'art dramatique, éprouvait déjà les difficultés à vivre dans un pays qui n'est pas le sien : « Le contraste entre la chaleur orientale et une certaine rigueur parisienne, les rapports humains compliqués... Depuis mon arrivée à Paris, j'ai eu besoin d'écrire beaucoup. Cela m'obsédait depuis longtemps. C'est très personnel et cela me faisait peur aussi car je suis profondément actrice, pas metteuse en scène... »

« La jeunesse ne peut imaginer son avenir en Iran »

Intitulée *I'm deranged*, « comme la chanson de David Bowie », sa création, soutenue entre autres par la compagnie nantaise Grosse Théâtre, fait entrer le public dans son cœur et sa tête. Seule sur scène, Mina Kavani dépeint son sentiment d'exil, raconte la vie suspendue, explore le che-

min d'une femme à travers la dictature.

Même si elle l'a écrit bien avant la vague de contestation contre le régime islamique en Iran, le texte trouve dans cette actualité un écho particulier. « Ma génération, comme la plus jeune, rêve de quitter ce pays, confie la trentenaire. On ne peut pas imaginer son avenir en Iran, alors on rêve de Londres, New York ou Berlin : la jeunesse se fantasme ailleurs. Mais une fois qu'elle y est, elle ne rêve que de retour au pays. »

C'est cette impossible contradiction, ce sentiment d'être « tout le temps déchiré, jamais bien là où on se trouve, dans une forme de schizophrénie », que dépeint Mina Kavani. Elle rêve aujourd'hui de travailler librement avec des artistes iraniens.

Pour *I'm deranged*, elle s'est d'ailleurs associée au compositeur Siavash Amini, qui lui, est interdit de quitter le territoire iranien. « Téhéran est une ville extrêmement moderne, à l'opposé des clichés occidentaux, insiste Mina Kavani. Le peuple iranien est intelligent, amoureux de l'art... On devrait pouvoir profiter de cet incroyable potentiel de richesse créative. »

Le spectacle de celle qui tient par ailleurs l'un des rôles principaux de *No bears*, le dernier film du cinéaste Jafar Panahi, actuellement emprisonné en Iran, trouve une dimension universelle : « Il ne s'agit pas que de moi, mais de tous ces artistes, ces Syriens, ces Ukrainiens, obligés de quitter leur pays pour aller chercher



Mina Kavani joue « I'm deranged », le texte qu'elle a écrit sur son histoire personnelle, au TU-Nantes cette semaine.

(Photo : GrosseThéâtre)

le bonheur ailleurs. Et qui vont malheureusement découvrir que ce déracinement est comme une autre prison. »

Anne AUDIE

Ces mardi mercredi et jeudi, à 20 h, au TU-Nantes, chemin de la Censière-du-Tertre, à Nantes, tél. 02 53 52 23 80, nantes.tu.fr, de 6 € à 18 €, gratuit pour les étudiants de Nantes université.



RÉVOLTÉE EN IRAN

Mina Kavani: «L'exil est le prix de ma liberté»

Pour avoir osé montrer son corps nu, la comédienne iranienne vit en exil à Paris depuis près de dix ans. À l'affiche du dernier film de Jafar Panahi, «Aucun ours», elle parle de la situation dans son pays et du goût amer de l'exil.

Saskia Galitch

02 janv. 2024



«Chaque soir, je me couche en me demandant avec quelle mauvaise nouvelle je vais me réveiller: quelqu'un aura-t-il été arrêté? Persécuté? Exécuté à l'aube? C'est extrêmement violent. En Iran, évidemment. Mais aussi pour nous qui vivons hors du pays.» - Mina Kavani © GETTY IMAGES/DAVID WOLFF

Magnétique, «sauvage» et engagée, l'actrice franco-iranienne Mina Kavani, actuellement en tournée avec son spectacle autobiographique *I'm deranged*, illumine *Aucun ours*, du réalisateur Jafar Panahi. Lequel purge aujourd'hui une peine de 6 ans de prison pour «propagande contre la République islamique». À l'heure où la situation s'aggrave chaque jour un peu plus dans son pays, elle témoigne.

ELLE

12 octobre 2022

Mina Kavani : « Projeter des films iraniens, c'est faire un bras d'honneur à ceux qui nous oppressent »

Reportage de 12 pages du 12 OCT à 27 OCT



« Femme. Vie. Liberté. » À l'occasion du festival du film iranien qui se déroule à l'UGC Cité Les Halles, à Paris, l'actrice Mina Kavani raconte son exil et son combat. Poignant.

Jusqu'au 18 octobre, l'UGC Ciné Cité Les Halles, en soutien au combat des femmes iraniennes, projettera chaque jour le film d'un grand réalisateur de ce pays cinéophile. Une bonne raison pour ceux qui ne l'ont pas encore vu de découvrir, entre autres, le percutant « Les Nuits de Mashhad » (le 24 octobre) en présence de son actrice principale Zar Amir Ebrahimi, Prix d'interprétation au dernier festival de Cannes. Mais aussi « Leila et ses frères » de Saeed Roustaei ou encore le mythique « Une séparation » d'Asghar Farhadi. L'occasion pour nous d'interviewer Mina Kavani, grande actrice née à Téhéran, dont le film « No Bears » (sortie le 23 novembre) de Jafar Panahi, réalisateur condamné dans son pays à six ans de prison, vient d'obtenir le Prix spécial du jury à la Mostra de Venise. Son mantra : la force et le pouvoir du 7ème art, véritable fenêtre ouverte sur la liberté.

ELLE. Que vous inspire ce mouvement pour la liberté des femmes dans votre pays ?

Mina Kavani. J'ai grandi dans cette République islamique, et ma génération, comme celle de ma mère et de ma grand-mère, en avons toutes souffert, et nous sommes encore aujourd'hui toutes victimes de ce régime. Cela fait tellement longtemps que cette révolte couve, que cela ne m'étonne pas, et la mort de Masha Amini, n'est que la goutte d'eau qui a fait tout exploser. Je suis partagée entre la peur pour toutes celles qui sont là-bas, et l'espoir que ce mouvement suscite.

ELLE. Vous avez grandi dans une famille d'intellectuels, votre oncle, Ali Rafi est un grand metteur en scène iranien, quelle enfance avez-vous eu ?

M.K. Ma famille était très ouverte, très artiste, et j'avais la sensation d'avoir deux vies : une à l'intérieur, chez moi, totalement libre, et à l'extérieur, j'étais obligée de me soumettre aux lois de la République islamique.

J'ADMIRAIS GEENA ROWLANDS OU ISABELLE ADJANI. JE VOULAIS JUSTE FAIRE DU CINÉMA.

ELLE: Vous avez toujours voulu être actrice ?

M.K. Oui, depuis l'âge de douze ans, j'ai su que je voulais monter sur scène, incarner des rôles forts, jouer tout simplement. Mais je n'avais pas l'idée d'être une actrice mûrissante, j'admirais des femmes comme Geena Rowlands ou Isabelle Adjani. Je voulais juste faire du cinéma.

ELLE: En 2014, votre rôle dans « Red rose », un film de Sepideh Farsi montré dans les festivals du monde entier, a précipité votre exil. En avez-vous conscience lorsque vous avez accepté de le tourner ?

M.K. Pas du tout. J'étais jeune, j'avais lu le scénario et je voulais absolument jouer ce rôle qui correspondait à la réalité de beaucoup de femmes iraniennes. Je ne voulais pas passer à côté. Je me suis montrée nue, j'étais comme une bête sauvage que rien n'arrêtait. C'était un rôle magnifique. La réalité m'a rattrapée.

À PARTIR DU MOMENT OÙ ON DÉCIDE D'ÊTRE DES ARTISTES LIBRES, NOUS SOMMES TOUS CONDAMNÉS À L'EXIL.

ELLE: Vous avez été obligée de quitter votre pays ?

M.K. J'ai demandé le statut de réfugiée politique, et je suis venue en France, j'ai d'ailleurs maintenu la nationalité française, car j'étais en danger dans mon pays. Ce fut une descente aux enfers : l'exil, la solitude, le fait de ne plus pouvoir y retourner, de ne plus voir ma mère. C'est le prix à payer. À partir du moment où on décide d'être des artistes libres et sans censure, dans notre corps et notre tête, nous sommes tous **condamnés à l'exil**. À cause des hommes qui sont au pouvoir et de leur fascisme. C'est la tragédie de notre destinée.

ELLE: Le film « The bears » de Jafar Panahi, dont vous êtes l'actrice principale vient de remporter le prix spécial du jury à la Mostra de Venise. Le réalisateur a écupé de six ans de prison en Iran, il est enfermé, et c'est vous qui le représentez sur scène. C'est une responsabilité.

M.K. C'est un honneur, je suis comme son ambassadrice, et celle de son cinéma, mais c'est aussi une immense tristesse car c'est lui qui devrait être là plutôt que de grouper dans une cellule. Mais c'est dans ces moments-là où je dois être forte pour eux, et où je suis heureuse d'être un symbole.

ELLE: Cette semaine, à Paris, un festival du film iranien a lieu et chaque jour un film est projeté à l'**UGC des Halles**. C'est important pour vous ?

M.K. C'est essentiel. C'est une façon de faire un bras d'honneur à ceux qui nous oppriment. De leur montrer que nous existons. Ils ne veulent pas de nous en Iran, c'est donc important que chaque pays soit un relais de notre art. Plus il y a de films, d'artistes, d'actrices et d'acteurs qui peuvent exercer leur métier et le montrer, et plus je suis heureuse.

Mort de Mahsa Amini : les manifestations se multiplient, en Iran et dans le reste du monde



Le photoblog de Renaud Monfourny
23 novembre 2022

Les Inrockuptibles

Le photoblog de Renaud Monfourny

photographe des Inrockuptibles

SOMMAIRE

mina kavani



Fort occupée. Entre son spectacle *I'm deranged* qui se joue un peu partout et un tournage en Angleterre. Elle profite de la sortie de *Aucun ours*, le puissant film qui mêle fiction et réalité de Jafar Panahi, pour encore prendre la parole pour la liberté des femmes en Iran. Un thème sous jacent dans le film du réalisateur qui a depuis été emprisonné... En salle aujourd'hui.

FEMINA *Aucun ours*, qui se passe partiellement en Iran, est un magnifique plaidoyer contre la peur et une ode à la liberté de penser et de créer. Comment cela résonne-t-il en vous aujourd'hui?

Mina Kavani J'ai des sentiments très mêlés et contradictoires. D'un côté, je me dis que cette révolte est un signe très positif puisque après quarante-quatre ans de dictature, le peuple est enfin en train de se réveiller et de se lever. Mais... à quel prix? Chaque soir, je me couche en me demandant avec quelle mauvaise nouvelle je vais me réveiller: quelqu'un aura-t-il été arrêté? Persécuté? Exécuté à l'aube? C'est extrêmement violent. En Iran, évidemment. Mais aussi pour nous qui vivons hors du pays.

Une forme de désespoir, en somme...

Oui et non. Avec les arrestations, les condamnations et la répression qui se durcit de jour en jour, je ne vois plus comment garder l'espoir. Pourtant... Je sens aussi une énergie folle. Et le fait de vivre constamment avec la mort insufflé une pulsion de vie extrêmement forte chez les Iraniennes et les Iraniens. Et je peux vous dire que ces mouvements ne vont pas s'arrêter – quelles qu'en soient les conséquences!

Comme de nombreux Iraniens et Iraniennes exilé-e-s, vous soutenez énormément les mouvements de révolte, notamment via les réseaux sociaux, tandis que de nombreuses actions de solidarité sont organisées.

Oui, et tous ces mouvements sont magnifiques. Ils donnent du courage aux Iraniens en général, et aux jeunes en particulier, car ils ressentent que leur voix dépasse les frontières. Et ça, pour eux, c'est extraordinaire. Par contre, ce n'est pas suffisant: maintenant, c'est au niveau des gouvernements que les choses doivent se passer. Je ne peux pas vous dire comment mais il est plus que temps que l'Occident «politique» se mobilise!

Red Rose, film sorti en 2014, a marqué un tournant dans votre vie: le fait d'y avoir montré votre corps et vos cheveux «libres» vous a valu de telles menaces du régime que vous avez dû demander l'asile politique en France. Avez-vous parfois des regrets?

L'exil est le prix de ma liberté. Il a un goût amer et c'est évidemment un déchirement. Quand je suis arrivée, il y a une dizaine d'années, je croyais qu'en quittant l'Iran ma vie allait être heureuse, que je venais au soleil... Mais la réalité m'a rattrapée. Et la réalité, c'était que j'étais loin de ma famille et de mes amis, projetée dans une autre culture, dans une autre société.

**C'était comme si j'avais quitté la prison qu'était l'Iran pour
tomber dans une autre – celle de l'exil que je me créais moi-
même.**

À l'époque, il m'est même arrivé de me demander si je n'aurais pas mieux fait de rester sous la dictature parce que je réalisais qu'en étant loin je perdais ma colère, mon esprit de révolte et mon côté un peu sauvage – et ça m'attristait beaucoup. Heureusement, j'ai trouvé un juste milieu et je suis très fière de ma décision.

Et si la douleur de l'exil reste toujours, elle est plus facile à supporter que celle que je ressentirais si j'avais renoncé à mon rêve: goûter à ce que veut dire la liberté, goûter le fait d'être une actrice qui peut jouer sans voile ni entraves – comme le résume très bien le fameux slogan «Femmes, vie, liberté» puisque, toute ma vie, j'ai simplement voulu pouvoir vivre libre tout en étant une femme. En restant en Iran, cela n'aurait pas été possible. Donc... des regrets, non!

Les Echos

23 novembre 2022

Par Adrien Gombeaud

<https://www.lesechos.fr/weekend/cinema-series/jafar-panahi-un-cineaste-indestructible-en-iran-1882013>

Jafar Panahi, un cinéaste indestructible en Iran

Après des années à tourner clandestinement, le réalisateur est retourné en prison. Alors que sort son film « *Aucun ours* », son fils raconte.



Le 11 juillet 2022, le réalisateur iranien Jafar Panahi était arrêté à Téhéran et jeté dans la prison d'Evin. Deux mois plus tard, son film *Aucun ours* recevait le Prix spécial du jury à la Mostra de Venise. Sous les applaudissements de la Cité des Doges, la cérémonie embrassait les contradictions qui font de l'Iran un cas unique sur la carte du cinéma. Derrière le destin de Panahi, se déroule le fascinant récit d'un régime qui embastille ses artistes, ampute leurs œuvres... et offre au monde l'un des plus grands cinémas de son époque.

(...)

Drame des déchirements de l'exil, *Aucun Ours* est le plus sombre des derniers Panahi. On le retrouve dans un village, près de la frontière turque, où il dirige son nouveau film par téléphone et écran interposés. De l'autre côté, en Turquie, Bakhtiar et Zara, jouent leurs propres rôles d'acteurs cherchant à gagner l'Europe.

Zara est interprétée par Mina Kavani. Née à Téhéran, elle a quitté son pays après avoir tourné dans *Red Rose* (2014), film engagé et interdit de la réalisatrice Sedipeh Farsi. Pour l'actrice réfugiée politique, *Aucun Ours* marque un retour, sinon au pays, du moins à la langue natale : « *En Iran, à cause de la censure, les dialogues de cinéma me semblaient rarement vrais. En France, j'ai eu de beaux rôles et de beaux textes, mais jamais dans ma langue. Aussi, quand Jafar Panahi m'a offert un texte authentique, réel, que je pouvais enfin jouer en persan, j'ai ressenti comme une libération magnifique. J'ai compris que ce texte, je l'attendais depuis toujours.* »



Mina Kavani, l'actrice du film «Aucun ours», à la Mostra de Venise, en septembre 2021. Interdite de rentrer en Iran, elle jouait depuis la Turquie quand Panahi tournait depuis l'Iran... (©Ottavia Da Re/Sintesi/Warry Stock Photo)

Etrange tournage où un cinéaste qui ne peut pas quitter son pays dirige à distance une actrice qui ne peut plus y revenir... Face à Mina, dans le brouhaha familial d'un café parisien, on comprend combien les frontières s'étendent comme des cicatrices. De quel côté que l'on se trouve, la brûlure ne s'apaise jamais. « *C'est presque un fardeau psychologique, quelque chose de très fort dans notre identité. Interdits de sortir ou de rentrer, nous pensons sans cesse à la frontière. De nombreux amis cinéastes en Iran voudraient travailler avec moi et je voudrais travailler avec eux. Mais on ne peut pas donner vie à ces projets... à cause de la frontière. Même dehors, la barrière reste en toi, tout le temps.* » Ainsi, la dictature enferme-t-elle aussi ceux qui croient échapper à son emprise. « *Pourquoi nos parents nous disaient-ils qu'on serait plus libre en Occident ? Ici, je joue sans foulard et, incontestablement, j'ai plus de liberté. Pourtant, j'ai le sentiment d'avoir quitté une prison... pour tomber dans une autre prison. Cette question m'obsède depuis dix ans.* »

(...)

« *Aucun ours* », de Jafar Panahi avec Mina Kavani, Bakhtiar Panjei, Vahid Mobaseri.

« I'm deranged », de la dictature à l'exil

Dans *I'm deranged*, Mina Kavani, seule en scène, décrit son chemin, de la dictature à l'exil et la douleur qu'elle partage avec de nombreux Iraniens. La prochaine représentation se tiendra le 2 mars 2023 à Jeumont, dans le cadre du Cabaret des Curiosités du Manège de Maubeuge. La comédienne nous a confié cet extrait :

Nous sommes tous les héritiers d'une maladie...

La mienne et celle de ma famille c'était : NE JAMAIS APPARTENIR À L'ENDROIT OU NOUS SOMMES

Il faut surtout PARTIR, peu importe où et quand, mais très vite on te fait comprendre que tu n'appartiendras jamais à l'endroit où tu es, que tu ne ressembleras pas à ces gens-là, ni à ceux qui nous gouvernent, et que c'est ailleurs que tu seras heureux ?

Mais le problème, c'est que lorsque tu partiras et que tu t'installeras ailleurs, tu te rendras compte que tu n'appartiens pas à cet ailleurs non plus.

Tu appartiens à nulle part.

Tu appartiens à tes rêves à tes fantasmes et ce monde « ailleurs »

N'existera jamais... »

www.lemonege.com

La voix de l'exil

EXPATRIÉE EN FRANCE, MINA KAVANI TROUVE UN RÔLE MIROIR DANS *NO BEARS*, DONT ELLE EST AUSSI L'AMBASSADRICE EN L'ABSENCE DE SON RÉALISATEUR

REPORTAGE Jean-François Pluigiers

Lorsqu'on la rencontre au festival d'Osende, cela fait presque six mois que Mina Kavani assume un rôle auquel elle n'était nullement préparée: ambassadrice d'un film dont le réalisateur est inconnu. Le film, c'est *No Bears* (Aucun ours, critique en page 22), et le réalisateur, Jafar Panahi, arrêté le 11 juillet dernier par les autorités iraniennes pour s'être inquiété publiquement du sort réservé à ses collègues Mohammad Rasoulof et Mostafa Al-Mohamadi. Si, de son propre aveu, "l'expérience est très étrange", l'actrice s'en acquitte toutefois de bonne grâce, évoquant dans un même élan le film et son rôle, Zana, la situation de Jafar Panahi comme sa condition d'exilée, de même que la réalité iranienne. Racontée en cela avec la délicate subtilité d'un cinéaste ayant toujours brouillé les frontières entre réel et fiction. Ainsi, encore, dans ce nouvel opus où il ne laisse à personne d'autre le soin de jouer un réalisateur trappé d'une interdiction de quitter l'Iran. Et c'est ainsi rendu dans un village reculé de la zone frontalière pour composer à distance un film dont l'équipe et les acteurs se trouvent en Turquie, où il raconte l'histoire d'un couple: Mina Kavani et Babak Panjehi attendent les bons passeports qui lui permettent de s'enfuir.

Actrice dans le vrai sens du terme

Par la magie du cinéma, *No Bears* réunit donc un réalisateur ne pouvant pas quitter son pays et une comédienne ne pouvant pas y retourner, elle qui vit depuis une dizaine d'années en exil à Paris. Originaire de Téhéran, Mina Kavani a grandi dans une famille d'artistes, étant élevée par son oncle Ali Rassi, acteur et metteur en scène iranien aujourd'hui octogénaire que l'on vit notamment chez Agnès Varda, dans *L'avis-chante*, l'œuvre post. Et qui l'a élevée, enfant, dans l'un de ses films, *Aghe Yousaf*, l'initiant à un monde tout en lui inoculant sa francophilie. "Il m'a montré et appris tout cela. Je devais avoir ça en moi. Depuis 12 ans, je voulais devenir actrice, je participais à une répétition de théâtre depuis que j'étais toute petite, et je savais que je voulais faire ça. Mais il me paraît des grandes figures de cinéma, plus il me donnait envie de quitter l'Iran. Donc, il m'a un peu dégoûté de lui de ses propres maîtres, et ce n'est devenu réel pour moi quand je suis partie. Mais voilà, c'est comme ça que je suis arrivée dans ce métier, et que j'ai appelé l'existence du Centre national d'art dramatique de Paris, où j'ai voulu rentrer, je



xil

LE DERNIER FILM DE JAFAR PANAH



Mina Kavani: "Je devais faire tout ce chemin, tout ce parcours pour construire ma personnalité."

réussis de faire vraiment le parcours classique d'une actrice, mais en France."

En 2010, la jeune femme franchit le pas, rejoignant la classe de Jean-Damien Barbès. Son exil parisien prendra des contours définitifs quelques années plus tard lorsqu'elle tourne *Red Rose* de Sepideh Farsi, un film ayant la "vague venue" de 2006 pour toile de fond, où le fait d'appartenir cherchera à l'air et d'insérer lui sans l'apporter définitif des autorités de son pays. "Si je l'ai fait, c'est parce que le personnage le demandait, et que mon cerveau artistique me disait: 'Si j'étais une actrice film, en France, et qu'on me proposait ce personnage, je le ferais et c'est justifié. Alors pourquoi est-ce que je devrais m'empêcher parce que je suis iranienne?'". "J'ai toujours eu le désir d'être une actrice dans le vrai sens du terme, pas une actrice iranienne ou une actrice en exilée." De l'exil conséquent, elle raconte combien il lui a permis de faire partie d'elle, la douleur aussi, dans l'art et ses projets artistiques seuls lui permettant de se détacher. Mais si elle ne lui pas la souffrance, c'est pour qu'elle aussi n'ait jamais éprouvé le moindre regret. "Je savais que je ne voulais pas être une actrice sans le régime de la République islamique, c'était très, très clair."

Tempérament de tragédienne

Vient après plusieurs films et pièces de théâtre, mais aussi un seul en scène intitulé *J'ai demandé "d'après la chanson de Baudelaire"*, écrit-elle, *No Bears* a eu des parfums de délicieuse surprise. La rencontre avec Jafar Panahi était hautement improbable en effet, eu égard à leurs parcours respectifs. "Il cherchait une actrice exilée, et moi je ne voulais pas d'expériences..." Quant à l'expérience d'un tournage clandestin, à distance par satellite, Mina Kavani raconte qu'elle n'est pas allée sans la dérouter dans un premier temps. "N'importe quel acteur cherche le regard de son réalisateur, et je ne l'ai pas, l'écran donc flou, rebelle. Il y avait son équipe, qui était très intelligente et le compensait très bien. Une fois que le travail a commencé, je me suis habituée, et je me suis rendu compte qu'en fait, il était très professionnel, très bon." Avec pour point d'orgue un scénario scénariste où Zana, son personnage en transit, se livre sans films, permettant à l'actrice de laisser libre cours à son tempérament de tragédienne, elle qui cite Gertrude Stein, Isabelle Adjani et Anna Magnani parmi ses inspirations. "Zana me ressemble beaucoup par certains aspects, et pas du tout par d'autres. Il y a un côté un peu méchant entre nous. Je n'ai pas été en prison, et n'ai pas été torturée. Mais par contre, pendant un long moment dans ma vie, j'ai été confrontée à la question de "qui a dit que, quand on part, on se sent plus heureux?" L'exil a été par la jeunesse iranienne habituelle à vouloir quitter le pays pour aller vivre ailleurs, alors que cet ailleurs est aussi difficile, dans le silence. Comme Zana, qui fait dix ans que je vis en France et que je ne suis pas devenue dans mon pays, j'aurais le même cri en moi." Le voile de l'exil, comme un écho aussi à la réalité iranienne du moment qui, forcément, l'accapote. "Quand on est iranien, on s'adapte par à la politique. Ça fait partie de nous, de notre identité, c'est comme ça..." ■